CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
230e LIVRAISON

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LEVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



LES

FANFARONS DE VICE

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR

MM. DUMANOIR et DE BIÉVILLE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE LE 21 MAI 1856.





DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

LOUIS MERCIER (de Castelnao), 25 ans...	MM. BERTON.	AGLAE, prima dona aux Folies-Nouvelles..	Miles DÉSIRÉE.
JACQUES MERCIER, son père, 60 ans....	FERVILLE.	BALAKLAVA, écuyère à l'Hippodrome.....	DESCLÉE.
MAXIME LAMBERT, 28 ans.............	DUPUIS.	PINCETTE, danseuse à l'Opéra...........	GRAVIÈRE.
EDGAR BIJU, 25 ans....................	LESUEUR	MADAME FRANCIS, femme d'un pêcheur de Neuilly..	MÉLANIE.
THÉOBALD DE BOURIGEOLE, 20 ans....	PRISTON.	BOLDRICK, domestique....................	MM. NUMA fils.
RENAUD, 40 ans.........................	PIERRON.	FLAMAND, domestique....................	BLONDEL.
MARTHE, 48 ans.........................	Mlle RÉGINE BLOCH		

ACTE PREMIER.

Un salon chez Louis Mercier. — L'entrée principale à gauche, deux autres portes au fond, conduisant, celle du côté droit à un petit salon, et l'autre à la salle à manger, où l'on aperçoit l'extrémité d'une table servie. La cheminée, à droite, entre les deux portes du fond; une table; une autre, plus petite, à gauche, au premier plan.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUIS MERCIER, THÉOBALD DE BOURIGEOLE, RENAUD, BALAKLAVA, PINCETTE.

(Le lustre et les candélabres sont allumés; c'est l'heure du dîner. — Louis est dans un grand fauteuil, près de la cheminée; Bourigeole, à côté de lui, assis sur un pouf. Balaklava et Pincette sont près de la petite table à gauche; et Renaud, tenant un journal, près de la table du fond.)

PINCETTE.

Ah çà! monsieur Louis, on ne dîne donc pas chez vous?... il est sept heures!

BALAKLAVA, se levant.

C'est vrai... moi, je défaille!... mon boudoir pour un potage!

LOUIS.

Vous, chère demoiselle, je vous comprends... c'est jour d'Hippodrome, vous venez d'exécuter le steeple-chasse et le char d'Apollon... votre voracité s'explique... Mais, vous, ma petite Pincette, qui appartenez à un corps..... le corps des ballets..., proclamé rongeur et grignoteur... ce qui est une mine à plaisanteries banales... vous devriez vous distinguer de mesdemoiselles vos camarades, et vous donner le genre de n'avoir jamais faim.

BOURIGEOLE, se levant.

C'est juste. D'ailleurs, il faut bien attendre la maîtresse de la maison, la belle Moustique.

LOUIS.

Oh! Moustique, vous ne la verrez pas aujourd'hui.

TOUS.

Pourquoi?

LOUIS.

Elle est absente par congé... je lui ai accordé une permission de quarante-huit heures, pour assister au couronnement de sa sœur, qui est rosière à Lagny.

BOURIGEOLE.

Comment! il y a des rosières dans la famille de Moustique?

LOUIS.

C'est une famille très-mêlée.

BALAKLAVA.

Alors, qui donc attendez-vous?

LOUIS.

D'abord Biju... le bel Edgar Biju.

PINCETTE.

Ah! nous allons entendre de jolies choses!... Quelle rage aussi, mon cher Louis, d'inviter toujours ce Monsieur?

BALAKLAVA.

D'abord, je vous prie de ne pas me mettre à table à côté d'un être aussi grossier.

LOUIS.

Ah! dam! ce pauvre Biju n'est pas Troubadour et Dorat, non.

BOURIGEOLE.

Il vient avec Aglaé?

LOUIS.

Toujours.

PINCETTE.

Pauvre fille!... en voilà une qui a peu de chance!

BALAKLAVA, tout en se mirant.

Un homme qui la bat!

LOUIS.

Il la bat un peu... c'est vrai... et elle l'adore... c'est juste.

BALAKLAVA.

Comment?

LOUIS.

C'est très-juste... Tenez, moi, je suis doux comme un agneau avec Moustique... je sème de fleurs et de cachemires le chemin de sa vie... et elle me trompe.

PINCETTE, se levant.

Moustique!... pouvez-vous dire?

LOUIS.

Allons, Pincette, ne réclamez pas, elle me trompe... et c'est tout naturel, c'est dans l'ordre, c'est la mission de la femme... Si Moustique ne me trompait pas, elle manquerait à tous ses devoirs. (Balaklava passe dans le deuxième salon et se met au piano.)

RENAUD, s'approchant de lui.

Quel âge avez-vous, mon cher Louis?

LOUIS.

Vingt-six ans, mon bon Renaud, je suis majeur.

RENAUD.

Je vous admire.

LOUIS.

Admirez-moi... mais je vous avertis que je ne vous le rendrai pas... je fais profession de n'admirer rien, ni personne .. (Se reprenant.) Ah! si fait!... j'admire Pincette, qui croit à la fidélité de Moustique!

RENAUD.

Ainsi, vous n'y croyez pas, à la fidélité de Moustique?

LOUIS.

A la fidélité d'une femme quelconque.

RENAUD.

A l'amitié?... aux amis?...

LOUIS.

Aux amis, pardon... j'y crois, mes amis; puisque vous êtes là, je ne peux pas vous révoquer en doute... mais à l'amitié, non... Vous riez?...

RENAUD.

C'est qu'en vérité, quand je vous entends professer le scepticisme, l'indifférence, la négation de toutes choses.. je crois lire une boutade de lord Byron... (S'expliquant.) traduite en prose, bien entendu, et ajustée à votre taille, Messieurs... Vous vous coupez des fracs dans le manteau du grand sceptique.

BOURIGEOLE.

Ah çà! Renaud, qu'est-ce qu'il vous prend donc?... vous n'avez pas plus de quarante ans, mon bon... vous êtes du siècle, que diable!

LOUIS, riant.

Bourigeole a raison... vous n'êtes pas encore dans la catégorie de ces vieillards qui me disent: « De mon temps, jeune homme, « on avait de l'enthousiasme plein la tête, de l'émotion plein le « cœur. . on riait de peu, on pleurait de moins encore... » (Changeant de ton.) Est-ce ma faute, à moi, bons vieillards, si rien ne m'égaie, si rien ne m'attriste?... si je suis réfractaire à la joie, à la douleur, à l'enthousiasme et à l'émotion?... Ce n'est pas à moi qu'il faut reprocher cela... c'est à mon siècle qui se glace... ou au globe terrestre qui se refroidit.

RENAUD, à part.

Fanfaron d'insensibilité. . et d'un ..

LOUIS, continuant.

C'est à toute ma génération, née dans cette atmosphère de doute et d'indifférence...

BOURIGEOLE.

Mais, certainement...

LOUIS.

C'est à ce cher Bourigeole, que voici...

BOURIGEOLE.

Parbleu!... nous en sommes tous là.

LOUIS.

Voilà un petit vicomte qui, à vingt deux ans, a le cœur, l'estomac, la vue, l'odorat et le goût dépravés à ce point... qu'il préfère la laideur à la beauté, le mauvais au bon, le brouillard au soleil, le parfum de la pipe aux émanations de la violette, et le *Sire de Framboisy* au *Misanthrope!*

BOURIGEOLE, riant.

Et Pincette à une jolie femme. (Pincette se lève.)

RENAUD, à part.

Fanfaron de dépravation... et de deux...

PINCETTE.

Oh! allez, ça m'est égal... je vois tant de jolies filles en robes d'indienne, et tant de laiderons en calèche. . que je crois au triomphe de l'école de M. Courbet.

LOUIS.

Voyez Biju... le bel Edgar Biju...

BALAKLAVA.

Qui nous empêche de dîner! .

RENAUD.

Oh! permettez-moi de récuser l'exemple de M. Biju.

LOUIS.

C'est vrai... Biju a mauvais ton.

PINCETTE.

C'est un butor.... un homme qui jure, crie, fume au nez des dames!...

BALAKLAVA.

Qui met ses pieds sur les coussins de velours, et déchire les volants de dentelles avec ses éperons!

LOUIS.

Que voulez-vous, ce pauvre garçon se croit toujours dans une société de chevaux mal élevés... il entre dans un salon croyant entrer à l'écurie... il se trompe de porte, voilà tout.

RENAUD, à part.

Fanfaron de grossièreté, genre palfrenier... et de trois...

BALAKLAVA.

Et bien! et Renaud?

LOUIS.

Oh! lui, voilà trois ans que je l'étudie, et je n'ai pu encore photographier ce diable d'homme!... C'est vrai, mon cher... vous parlez peu... je ne vous ai jamais vu ivre... vous jouez petit jeu... de maîtresses, je ne vous en connais pas une... ce qui prouve peut-être que vous en cachez plusieurs... de vices, vous n'en montrez pas un... ce qui prouve peut-être que vous les avez tous.

RENAUD, souriant.

C'est possible. (Il reprend son journal.)

LOUIS.

Quant à ces demoiselles...

BALAKLAVA ET PINCETTE, se levant.

Eh bien?... quoi?...

SCÈNE II.

LES MÊMES, BIJU ET AGLAÉ, BOLDRICK.

BOLDRICK.

Monsieur Edgar Biju et Mademoiselle...

BIJU, le repoussant.

Veux-tu bien ne pas nous annoncer... insecte! (Il entre, précédant Aglaé, le chapeau sur la tête, une cravache à la main, un cigare éteint à la bouche.) Eh! bonjour... chose .. Castelnau... je vous apporte un appétit de cocher de fiacre, petit.

LOUIS

Ah! vous êtes bien heureux... je ne peux plus avoir faim, moi.

BIJU.

Eh! tiens!... c'est... chose... machin... Bourigeole!

BOURIGEOLE, lui serrant la main.

Ce diable de Biju!

BIJU.

Appelle-moi donc Edgar, sacredié!.... Eh!.... voilà aussi.... comment donc?... chose... Renaud... et des fâmes!... (Faisant claquer sa langue.) C'est bien composé ici. (Se retournant.) Eh bien?.. qu'est-ce que j'ai donc fait d'Aglaé?

AGLAÉ, très-soumise.

Me voilà, mon ami... me voilà.

BIJU, la présentant.

Aglaé Toupinel, femme Edgar... (Il fait siffler sa cravache.) Est-ce que nous vous avons fait attendre, petit?.. on ne mange pas encore?.. Bon, nous arrivons pour l'absinthe. (Il dépose sa cravache sur les genoux de Pincette et son cigare sur la cheminée.)

PINCETTE, jetant la cravache et se levant.

Eh bien!..

BALAKLAVA.

Ah! l'horreur!.. voilà qu'il dépose son cigare éteint sur mes gants!

BIJU.

Valait-il mieux qu'il fût allumé?.. Je ne peux plus achever un cigare, mes enfants... c'est fadasse, c'est écœurant... Mais, attendez... je me fais en ce moment culotter une pipe chez Paul Niquet...

SENAUD.

Comment! chez Paul Niquet?

BIJU.

Oui, par un habitué de ce divan, qui travaille pour la maison dorée. (Il s'étend sur un fauteuil en mettant ses pieds sur un pouf.)

BALAKLAVA, qui allait s'y asseoir.

Ne vous dérangez donc pas, je vous prie, monsieur Biju.

BIJU.

Appelle-moi donc Edgar!

BALAKLAVA.

Je vous défends de me tutoyer, vous!

BIJU.

Oh! *Madâme!*..

LOUIS, riant.

Ah! ces dames vous arrangeaient bien, allez, tout à l'heure...

BIJU, toujours étendu.

Elles disaient?..

LOUIS.

Que vous battez vos maîtresses.

BIJU.

Eh bien?.. quoi?.. après?.. c'est mon tic, à moi... on n'est pas parfait... Je suis très-doux avec les chiens, très-caressant avec les chevaux... mais je bats le femmes!

PINCETTE, à Aglaé.

Et tu lui laisses dire ça?

AGLAÉ.

Que veux-tu... je l'aime, moi!

SENAUD.

Et vous avez bien placé votre affection, Aglaé.

BOURIGEOLE.

Et vous venez... d'où?.. du bois?..

AGLAÉ.

Ah! je n'en peux plus... Edgar m'a fait visiter toutes les écuries de ses connaissances.

PINCETTE, à demi voix.

Ses connaissances, messieurs les poneys... il aurait bien dû rester avec eux.

BIJU, se remettant sur son séant.

Ah! nom d'un petit bonhomme, Renaud, que j'ai vu une rude pouliche!.. presque aussi pure que votre bai-cerise, Ibrahim, que vous ne voulez pas céder à Castelnau.

RENAUD.

Non, parbleu!

LOUIS.

Où donc?

BIJU.

Chez... chose... machin... le petit... vous ne connaissez que lui... Allez voir ça, mon bon, allez voir ça!

BALAKLAVA.

Et toi, pauvre fille, tu as passé ta journée dans la société des pouliches?

AGLAÉ.

Ça lui faisait plaisir.

BALAKLAVA.

Mais c'était assommant pour toi.

AGLAÉ.

Puisque je l'aime.

BALAKLAVA.

Es-tu assez panade!

BIJU, riant.

Ah! bien!.. très-bien!.. tu me feras souvenir de t'embrasser pour panade.

BALAKLAVA.

Ah!.. alors, je retire mon mot.

AGLAÉ, à Biju.

Laissez dire, allez... tant que j'aurai votre cœur...

LOUIS, avec emphase.

Son cœur... et un coupé!

BIJU.

Tiens! à propos, c'est à vous celui que j'ai vu dans la cour?

LOUIS.

Oui... un petit trois quarts bleu.

BIJU.

Avec votre chiffre entouré d'une jarretière.

LOUIS.

Oh! une fantaisie de carrossier.

BIJU.

Ces diables de carrossiers... ils font des chevaliers de la jarretière!

BOURIGEOLE.

Sans garantie du gouvernement... Pourquoi donc, vous, un Castelnau, ne pas prendre les armoiries de votre maison?.. des armes parlantes... que je connais... la branche cadette, porte d'azur, au...

LOUIS, un peu embarrassé.

Qu'importe?.. est-ce que je m'occupe...

BIJU, se levant.

A-t-il fini de faire son Montmorency, ce petit vicomte? qu'est-ce que ça signifie?.. est-ce que je suis gentilhomme, moi?

LOUIS.

Non, Biju, non.

BIJU.

Pure canaille... le père Biju était marchand de comestibles... ce qui ne l'a pas empêché de laisser quarante mille francs de rentes au petit Edgar, qui a aujourd'hui des pur-sang, des stalles en acajou... et un cœur des Folies-Nouvelles... je ne connais que ça!.. honneur aux comestibles!.. Ah ça! quand donc se nourrit-on chez toi?.. puisque nous sommes tous... (Tout à coup.) Ah! que je suis bête!.. et mon ingénieur!

BOURIGEOLE.

Un convive en retard?

PINCETTE, découragée.

Ah! je donne ma démission!

BOURIGEOLE.

Vous nous amenez des ingénieurs, Biju?

BALAKLAVA.

Un vieux?

LOUIS.

Vingt-sept ou vingt-huit ans.

PINCETTE, ingénument.

Et il travaille, à cet âge-là!... il est donc pauvre?

BIJU.

Vingt ou trente mille livres de rentes... C'est mon cousin.

BALAKLAVA.

Il m'intéresse, votre parent.

BIJU.

Voilà trois ans que je ne l'avais vu... Il revient de l'isthme de Panama, où il était allé établir un chemin de fer.

AGLAÉ.

Panama?... où est cet endroit, Edgar?

BIJU.

Pincette, répondez.

PINCETTE.

Dam!... je crois que c'est en Crimée.

LOUIS.

Non, ma chère... c'est un pays où l'on fait des chapeaux de paille toute l'année et des révolutions tous les mois.

BALAKLAVA.

Et il est resté trois ans loin de Paris?

BIJU.

Aussi, il est d'une naïveté!... voilà un ingénieur naïf!.. Figurez-vous que l'autre fois... (Castelnau était chez moi...) il arrive avec des gants paille d'une propreté irréprochable... en dessus... mais, en dessous, tachés d'une boue noire...

LOUIS.

Ce brave monsieur avait aidé un vieux bonhomme à pousser une voiture à bras.

BOURIGEOLE.

Dans la rue?

BIJU.

En pleine rue!.. devant tout le monde... devant des femmes qui passaient en voiture!.. voilà de la candeur!

LOUIS.

Fort aimable garçon, du reste... beau joueur... Je lui ai gagné cinquante louis chez Biju, à ce M. Maxime Lambert...

SENAUD, vivement.

Plaît-il?

BIJU.

Vous le connaissez?

LOUIS.

Y a-t-il du mouton?

MAXIME.

A peine

BOURIGEOLE.

Alors, pourquoi cela s'appelle-t-il?..

MAXIME.

Monsieur, l'Académie des inscriptions et belles-lettres fait des recherches à ce sujet... Quoi qu'il en soit, j'ai très-bien dîné... On m'avait placé entre la grand'mère, ma vieille connaissance, et la petite voisine...

TOUS, l'interrompant.

Hein?

LOUIS.

Ah! ah!.. il y avait... une petite voisine?

BIJU.

Messieurs, la vertu va recevoir sa récompense!

BOURIGEOLE, à Maxime.

Jolie?

MAXIME.

Ma foi, on ne songeait pas à s'en apercevoir, tant elle avait l'air bon, doux et modeste.

BIJU, avec dédain.

As-tu fini?

MAXIME.

Un de ces profils de jeunes filles qui rappellent involontairement....

BOURIGEOLE, s'extasiant.

Une vierge de Raphaël?

LOUIS.

Ou Pincette.

PINCETTE, blessée.

Monsieur Louis, je vous prie de...

LOUIS.

Soyez tranquille, on ne confondra pas.

BIJU.

Enfin, c'était... une sœur, une parente?

MAXIME.

Non... une voisine, une ouvrière en dentelles, qui était venue donner des soins à la femme malade... mais des manières et une façon de s'exprimer, dont je m'étonnais déjà... quand j'ai su que c'était la fille d'un employé, une orpheline, qui était venue cacher aux Thernes sa pauvreté et son travail.

BIJU.

Ah! que c'est commun!.. J'ai lu ça dans plusieurs feuilletons.

MAXIME.

Aussi, je ne compte pas faire imprimer mon histoire.

RENAUD, s'approchant.

Monsieur, cette jeune fille n'habite-t-elle pas une petite maison isolée, près de l'avenue de Neuilly?

MAXIME, le regardant fixement.

Je le crois, car ces braves gens lui reprochaient de vivre à l'écart, loin de tout secours.

RENAUD.

Eh bien! mais, dites-donc, Castelnau, cela vous regarde peut-être.

LOUIS.

Moi?

RENAUD.

Il y a quelque temps, passant en voiture sur l'avenue de Neuilly... je vous ai vu, parfaitement vu sortir d'une petite maison des Thernes.

LOUIS.

Des Thernes?.. où prenez-vous les Thernes, mon bon?.. connais pas.

RENAUD.

Bien, bien!.. quand les enfants ont découvert un nid, ils n'en parlent pas avant d'avoir pris les œufs.

LOUIS.

Tiens! Renaud qui fait des apologues!

MAXIME.

Je crois aussi que vous vous trompez, Monsieur.. (Renaud sourit. — Maxime, le regardant toujours.) Mais... permettez donc... est-ce que nous ne nous sommes pas déjà vus quelque part?

RENAUD.

Je ne le pense pas.

MAXIME.

C'est curieux... votre physionomie m'a frappé tout d'abord, comme celle d'une ancienne connaissance... Vous vous appelez, Monsieur...

RENAUD.

Monsieur Renaud.

MAXIME.

En effet, ce n'est pas cela .. et puis, il vous manque un signe assez caractéristique... Mille pardons, Monsieur.

RENAUD, bas à Louis.

Il est adorable, votre nouvel ami.

BOURIGEOLE, bas.

Parbleu! un homme qui pleure à l'Ambigu, c'est capable de tout.

LOUIS, de même.

Bah! c'était lui?... ce devait être lui!... Attendez!... (A Maxime.) Votre sollicitude pour les petits enfants, Monsieur, s'explique peut-être par quelque souvenir attendrissant... quelque scène à laquelle vous aurez assisté...

MAXIME, cherchant dans ses souvenirs.

Une scène?... Tiens! au fait, c'est possible... Hier au soir, justement, j'étais au spectacle... où l'on jouait un drame nouveau...

BALAKLAVA, près de lui.

A l'Ambigu, Monsieur?

MAXIME.

Oui; Mademoiselle... et il y a, dans ce drame, une pauvre jeune mère abandonnée, qui pleure près du berceau de son enfant... C'est peut-être très-commun, cela... je n'en sais rien, je reviens de Panama... Mais, en écoutant cette scène, (Un peu ému.) ma pensée s'est reportée de la fiction à la réalité... de cette comédie qui se jouait là, sous mes yeux, à tant de drames inconnus qui se dénouent dans le silence de quelque chambre délabrée, n'ayant pour spectateur et pour témoin que le bon Dieu, qui compte les larmes des pauvres mères... Dam, alors, que voulez-vous, j'ai fait comme toutes les femmes... comme tout le monde... j'ai pleuré.

LOUIS.

Vraiment, Monsieur?... vous pleurez à votre âge?

BALAKLAVA, attendrie.

Je le crois bien... j'en pleure, rien que de vous entendre.

LOUIS.

Et tout le monde, dites-vous, pleurait aussi?

MAXIME.

Oui, Monsieur!... (Se ravisant tout à coup.) C'est-à-dire, non... il y avait au balcon, à côté de moi, une espèce d'imbécile...

BOURIGEOLE.

Hein? (Mouvement général.)

MAXIME, continuant.

Qui ricanait à mes oreilles... Je ne le distinguais pas bien, ayant la vue troublée par les larmes... mais j'avais une envie de le lancer dans le parterre!...

BOURIGEOLE.

Plaît-il?...

AGLAÉ.

Ah! que vous auriez bien fait!

MAXIME.

Mais je n'ai pas osé...

BOURIGEOLE, triomphant.

Ah! ah!

MAXIME.

J'ai eu peur d'écraser un claqueur... Sans cela!...

TOUS, regardant Bourigeole.

Ha! ha! ha! ha!

MAXIME, étonné.

Qu'est-ce que c'est?...

BOURIGEOLE, bas.

Ah! mais, qu'il prenne garde, ce Monsieur!... ça m'amuserait de tuer un homme!

BALAKLAVA, tendant la main à Maxime.

Monsieur vous avez mon estime!

MAXIME.

Vous pourriez me donner mieux encore, Mademoiselle... (Il semble lui demander son nom.)

LOUIS, achevant.

Balaklava.

MAXIME.

Comment?

BALAKLAVA.

Je m'appelle Stephanie, Monsieur... mais ils m'ont surnommée Balaklava...

MAXIME.

Tiens! pourquoi?

BIJU.

Parce que Balaklava a été longtemps approvisionnée par les Anglais.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BOLDRICK.

PINCETTE.

Ah! enfin, le dîner!

BOLDRICK.

Non, Mademoiselle... une lettre pour Monsieur.

AGLAÉ, souriant.

Une lettre de femme?

LOUIS, regardant la lettre.

Non... un papier encadré de noir.

BIJU.

C'est un décès, c'est un trépas.

LOUIS.

Le timbre de... (Vivement.) de Limoges! (Il décachette aussitôt la lettre, y jette les yeux et demeure immobile.)

TOUS, se rapprochant.

Qu'est-ce que c'est?

BOURIGEOLS.

Qu'avez-vous donc?...

LOUIS.

Moi? .. (Faisant un effort violent sur lui-même et élevant la voix.) Mesdemoiselles!... je paie des loges à la première représentation du Palais-Royal!... (Roulant la lettre dans ses mains et la lançant en l'air.) Ma tante est morte!

TOUS.

Sa tante!

BIJU.

Une tante à succession?

LOUIS.

Parbleu!... puisque je régale.

MAXIME, le regardant.

Mais non!... c'est impossible!... (Il ramasse la lettre.)

LOUIS, froidement.

Vous pouvez lire, Monsieur.

MAXIME, lisant.

En effet!... morte!... votre tante!... et vous...

BIJU, le poussant du bras, et à demi voix.

Chut!... je sais ce que tu vas dire...

MAXIME.

Mais...

BIJU, le poussant toujours.

Tu as déjà été assez vertueux comme ça... Pour l'honneur de la famille, tais-toi!

MAXIME, avec indifférence.

Ah! ma foi... (Il pose la lettre ouverte sur une table.)

BOLDRICK, rentrant.

Monsieur est servi.

TOUS.

Ah!

LOUIS.

Biju, la main aux dames!

BIJU.

Qu'est-ce que c'est?... me prenez-vous pour un chevalier français?

BALAKLAVA, entre ses dents.

Non... pour un cheval anglais.

BIJU, faisant siffler sa cravache.

Oup, Aglaé! (Elle se lève aussitôt.)

LOUIS.

Mais vous, monsieur Lambert, qu'allez-vous devenir?... vous accepterez bien...

MAXIME.

Rien.. je vous demanderai la permission de lire ici le journal du soir, que j'ai acheté à votre porte.

BALAKLAVA.

Ah! Biju, mon petit, cherchez-moi donc ma palatine, que j'ai laissée là, dans la chambre, avec les mantelets de ces dames.

BIJU.

Vous pouvez bien aller la chercher vous-même.

BALAKLAVA.

Merci!

BIJU.

Bah! tant pis!... je suis grossier avec les femmes... Oup, Aglaé!

MAXIME, très-empressé.

Mademoiselle, si vous voulez bien me charger de la commission...

BIJU.

Laisse-donc!... tu es trop naïf.

BALAKLAVA.

Oh! Monsieur, que vous êtes gentil!...

MAXIME

Une palatine?

BALAKLAVA.

En hermine... avec des petites queues noires.

MAXIME, riant.

Oh! je sais. (Il entre dans le deuxième salon.)

BALAKLAVA.

Il me plaît, votre ingénieur.

BIJU.

Parce qu'il est fade, parbleu! (Gravement.) Allons, Messieurs, soyons troubadours... passons les premiers. (Il prend le bras de Bourigeole et l'entraîne.)

BALAKLAVA.

Allons, Mesdames, suivons le beau sexe. (Elle prend le bras d'Aglaé et de Pincette. Elles sortent.)

SCÈNE V.

LOUIS, puis MAXIME.

LOUIS, à peine sont-ils sortis, qu'il court vers la table, saisit la lettre, après avoir regardé autour de lui, puis il lit à demi voix :

« .... et, à six heures précises... au moment où les cloches « sonnaient l'Angelus, la digne et sainte femme a rendu son « âme à Dieu... Mais, depuis hier déjà, elle sentait la vie lui « échapper... Ce matin, elle me fit venir, et avant de recevoir « les sacrements de l'Église : — C'est à vous, M. le curé, c'est « à vous, me dit-elle, que je remets le soin d'écrire à Louis, à « ce pauvre cher enfant, que je n'ai pas vu depuis tant d'an« nées... Dites-lui que sa vieille tante... sa seconde mère... est « morte comme la première... Dites-lui que ma dernière pen« sée, dirigée vers la terre, a été pour lui, et que mes mains « défaillantes ont pu se lever encore une fois pour lui donner « ma dernière bénédiction... » (Il s'arrête, la voix étouffée par les sanglots — Il tombe sur une chaise et porte la lettre à ses yeux en s'écriant douloureusement :) Ma pauvre tante! ma pauvre tante!

SCÈNE VI.

LOUIS, MAXIME.

MAXIME, rentrant, la palatine à la main.

Mademoiselle, voilà... (S'arrêtant à la vue de Louis qui s'est relevé tout à coup.) Ah! mon Dieu!

LOUIS, surpris.

Hein? quoi? (Allant prendre la palatine des mains de Maxime.) Tiens! voilà ce que je cherchais... merci, Monsieur,.. (Tenant la palatine, le bras levé.) Balaklava!... voilà votre pelure aux petites queues noires. (Il sort en brandissant la palatine.)

SCÈNE VII.

MAXIME, seul, demeuré stupéfait.

Cette lettre dans sa main! ses yeux rouges de larmes!... lui qui, tout à l'heure... qui maintenant encore! Ah çà! voyons donc... est-ce qu'il y aurait des tartufes de vices, des fanfarons d'insensibilité?... est-ce qu'on aurait inventé un nouveau genre d'orgueil, qui consiste à cacher son cœur?... Ah! sapristi! voilà des bons hommes curieux à étudier .. Eh bien! à la bonne heure; ça m'amusera. (Il ouvre son journal et s'enfonce dans un fauteuil.)

SCÈNE VIII.

MAXIME, MERCIER, FLAMAND.

FLAMAND

Tenez, brave homme, attendez dans ce salon... on est à table.

MERCIER.

Bien, bien, mon garçon .. il y a beaucoup de monde?

FLAMAND.

Je ne vous dirai pas... Le domestique de la maison est en train de servir... moi, j'appartiens à un des invités... Asseyez-vous. (A part, en sortant.) Ce doit être un des fermiers. (Haut.) Asseyez-vous, bonhomme. (Il sort.)

MERCIER.

Oui, vaut mieux attendre ici... au milieu d'un dîner, la surprise, la joie, ça pourrait lui. . (Apercevant tout à coup Maxime dans le fauteuil.) Ah! ce jeune homme!... dans ce fauteuil!... Si le domestique s'était trompé?.. si c'était?... (Avec élan.) Oui!. . oui!.. c'est.. (S'élançant vers Maxime.)

MAXIME, se retournant à demi, sans se lever.

Hein?

MERCIER, dans le plus grand trouble.

Ah! pardon!... parle!... non, parlez!. . si c'est... si ce n'est pas toi!... dites-le, Monsieur, dites-le vite!... mon f...

MAXIME, se levant.

Vous demandez?...

MERCIER.

Ce n'est pas lui!... Excusez-moi, Monsieur... C'est qu'il y a sept ans que je ne l'ai vu, mon fils, mon Louis!...

MAXIME.

Votre?...

MERCIER.

Et si vous n'aviez pas parlé, tenez, j'allais me jeter dans vos bras. . Vous m'excusez, n'est-ce pas, Monsieur?

MAXIME.

Ainsi, c'est à M. de Castelnau que j'ai l'honneur...

MERCIER, riant.

De... Castelnau?... Allons! bon!... comme le portier.

MAXIME.

Comment?

MERCIER.

Je lui demande : Louis Mercier?... il me répond : — Est-ce monsieur Mercier de Castelnau?.., — Eh oui! lui ai-je dit, de Castelnau, comme moi.

MAXIME.

Ah!... (A part.) J'aurais dû le deviner.

MERCIER.

Il paraîtrait qu'il y a beaucoup de Mercier à Paris?

MAXIME.

Mais oui.

MERCIER.

C'est ça... Alors, pour ne pas confondre, on dit : Mercier de Rouen, Mercier de Nantes...

MAXIME, achevant.

Merciar de Castelnau... (A part.) Comme je pourrais m'appeler Lambert de Panama.

MERCIER, à part.

Il a une bonne figure, ce garçon... (Haut.) Je suis content de vous avoir trouvé ici, Monsieur... vous voulez bien me parler de mon fils, n'est-ce pas! oui?... et d'abord, il se porte bien?

MAXIME.

Oh! très-bien.

MERCIER.

Et dire que là, à deux pas! .. Tenez-moi les mains, Monsieur, tenez-les bien... car je ne me résisterais peut-être pas!

MAXIME, assis, ainsi que Mercier.

Ah çà! il n'est donc pas prévenu de votre arrivée?...

MERCIER.

Oh! non...

MAXIME, à part.

Diable!

MERCIER.

Ce qui m'amène ne pouvait pas s'écrire... Depuis sept ans que Louis est à Paris... car voilà sept ans de cela... il venait d'être reçu avocat à Toulouse... à 19 ans!... J'aurais préféré le mettre à la tête de ma fabrique... mais il avait d'autres idées, et je n'ai pas voulu le forcer, ce cher enfant... Ce n'est pas que les avertissements, les observations m'aient manqué, allez. — « Mercier, vous avez tort, c'est imprudent... — Allons donc!... Louis a une cuirasse de bons sentiments qu'on n'entamera pas...» Je lui ai rendu compte de la fortune de sa mère; je lui ai dit : Va garçon, et... Qu'est-ce que je vous disais donc?... Ah!... Depuis sept ans donc, qu'il est à Paris, il doit chaque année venir passer un mois ou deux à Castelnau; et puis c'est ci, c'est ça, qui le retient... De mon côté, impossible de quitter la fabrique... Je suis fabricant de fourneaux en fonte.

MAXIME, à part, avec emphase.

Mercier de Castelnau!

MERCIER.

Mais, il y a trois jours, j'ai reçu une lettre qui m'annonçait que la tante de Louis, la sœur de ma femme, était au plus mal... Savez-vous à qui j'ai pensé tout d'abord?... à Louis... Ah! c'est que je me suis souvenu de son désespoir au convoi de sa mère!... il voulait se jeter dans... (Il n'achève pas.)

MAXIME.

En vérité?

MERCIER.

S'il était arrivé malheur à la pauvre tante... si un coup pareil était venu le frapper, là, à l'improviste, sans préparation.. Ça l'aurait tué, Monsieur!...

MAXIME, à part.

Pauvre homme!

MERCIER.

Je n'y ai pas tenu, je suis parti... au moins, si la mauvaise nouvelle arrive, je serai là pour le consoler, le soutenir... Ah! c'est que mon Louis c'est le second tome de sa mère... c'est tout cœur... (Avec une sorte de vénération.) Ma femme!... J'étais simple contre-maître dans la fabrique de son père, qui valait déjà des centaines de mille francs... ça ne fait rien, elle m'avait pris en amitié, et on eut beau chanter, elle n'en a pas voulu d'autre que moi.

MAXIME.

Et elle a bien fait! .. C'est votre physionomie qui m'en répond.

MERCIER.

Ah! ça me fait plaisir, ce que vous me dites là... parce que votre air aussi m'est revenu à première vue.

MAXIME.

Eh bien! tant mieux!... car... j'ai besoin de votre confiance.

MERCIER.

Oh! je vous la donne tout entière... De quoi s'agit-il?

MAXIME, à part, en se levant.

Sapristi! j'ai un mauvais pressentiment... Aimer, vénérer son père, ils ne doivent pas admettre ça, dans cette école...

MERCIER.

Eh bien?...

MAXIME, à part.

Et puis, ce bonhomme, si simple, tombant tout à coup au milieu de. . Allons! (Prenant les mains de Mercier.) Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil, monsieur Mercier?

MERCIER.

Ça va de soi... vous êtes l'ami de mon fils...

MAXIME.

Mais...

MERCIER.

Vous le connaissez depuis longtemps...

MAXIME.

Je le connais depuis... à peu près vingt-quatre heures.

MERCIER, lâchant ses mains.

Plaît-il?... (A part.) Est-ce qu'il veut se moquer de moi?... (Il regarde Maxime avec défiance.)

MAXIME.

Eh bien! ce conseil, le voici... Ne restez pas ici ce soir...

MERCIER, froidement.

Ah!

MAXIME.

Ce soir, votre fils est entouré de jeunes gens...

MERCIER.

Si ce sont des amis... (A part.) qui le connaissent depuis plus de vingt-quatre heures...

MAXIME.

De jeunes gens... et de jeunes femmes...

MERCIER.

Qu'est-ce que ça me fait?.. je ne les regarderai pas... je ne verrai que mon fils... (A part.) Pourquoi donc veut-il me renvoyer?

MAXIME.

Ils ne le quitteront pas avant minuit... Tenez, je lui dirai... sans vous nommer... que quelqu'un viendra demain matin déjeuner avec lui... avec nous, si vous voulez...

MERCIER.

Demain matin... attendre jusqu'à demain pour embrasser... (Il le regarde fixement.) Vous tenez donc bien à ce que je m'en aille?

MAXIME.

Comme vous me dites ça!... j'ai déjà perdu votre confiance, monsieur Mercier?

MERCIER.

Non... mais...

MAXIME, écoutant.

Tenez, on se lève de table!... Croyez-moi, mon conseil est bon...

MERCIER, achevant.

Allez-vous-en, n'est-ce pas?.. Eh bien!... (A part.) Ayons l'air de me fier à lui... (Haut.) Eh bien! c'est ça... vous avez raison... demain matin...

MAXIME.

A la bonne heure!

MERCIER.

A demain.

MAXIME.

A demain, monsieur Mercier.

MERCIER, à part, en sortant.

Oh! je me défie de toi. . mais on verra!

SCÈNE IX.

MAXIME, puis successivement BIJU, BALAKLAVA, AGLAE.

MAXIME.

Allons, j'ai bien fait... je ne pressentais rien de bon... mais, Dieu merci! le voilà parti, et ..

BIJU, entrant un peu pâle, un panatellas dans une main, dans l'autre un verre de liqueur, et s'appuyant sur un fauteuil au fond.

Ah! je ne me sens pas bien! (Voyant Maxime et portant le cigare à sa bouche.) Oh!...

MAXIME.

Ah! vous avez fini?

BIJU, se redressant.

Oui... et nous nous sommes mis à fumer, comme des machines Crampton.

MAXIME.

Diable! mais j'en suis... (Le regardant.) Eh mais! qu'as-tu donc?... tu es tout pâle!

BIJU.

Tu crois?... ce sont toutes leurs fadeurs qui me soulèvent le cœur... ils ne fument que des panatellas et ne boivent que des liqueurs de femmes.

MAXIME.

Ça ne te va pas?

BIJU.

Ma constitution exige du caporal et du trois-six... (Rejetant le cigare.) Pouah!

BALAKLAVA, entrant, une cigarette à la bouche.

Monsieur Maxime!...

MAXIME.

Ah! mademoiselle Balaklava!...

BALAKLAVA.

Le fumoir m'envoie en ambassade, chargée de son ultimatum... vous êtes sommé de venir brûler un regalia.

MAXIME.

J'en brûlerai deux, Mademoiselle.

BALAKLAVA, lui prenant le bras.

Alors, suivez-moi. (Rencontrant Aglae au fond.) Tiens! tu viens par ici, toi?

AGLAÉ, s'éventant.

Ah! on est asphyxié là-bas. . je viens de demander du thé à Boldrick.

BIJU, ricanant.

Du thé?... oh! du thé!... pourquoi pas de la mauve?

MAXIME, riant.

Allons! il paraît qu'on dîne bien chez M. de Castelnau. (Il sort avec Balaklava.)

SCÈNE X.

BIJU, AGLAÉ, puis BOLDRICK.

BIJU, s'assurant qu'ils se sont éloignés, et se précipitant vers Aglae.

Aglae!.., tu me donneras de ton thé?

AGLAÉ.

Puisque c'est pour vous que j'en ai demandé.

BIJU.

O ange!... je te reconnais là.

AGLAÉ.

J'ai bien vu que vous étiez malade, comme à votre ordinaire.

BIJU, vivement.

Chut!... oh! chut!...

BOLDRICK, portant un plateau.

Voici le thé pour Mademoiselle.

BIJU, d'un air crâne.

Boldrick... reste-t-il encore de ce flacon de tafia?...

BOLDRICK.

Que Monsieur a fait acheter à l'autre dîner?... je crois bien, Monsieur, il n'y a que vous capable de boire ça.

BIJU.

Aboule.

BOLDRICK.

Tout de suite, Monsieur... (A part.) En voilà un solide! (Il sort.)

AGLAE, assise près de la table.

C'est encore moi qui vais être obligée de consommer pour vous.

BIJU, s'asseyant aussi.

Chut! .. oh! chut!... (Bas.) Tu sauves l'honneur du pavillon!

AGLAE.

Comme pour le champagne... vous ne cessiez pas de glisser votre verre plein, en échange de mon verre vide.

BIJU, d'un air piteux.

Que veux-tu?... c'est ma gastralgie... les spiritueux me tuent, ma bonne... et puis, tu sais, c'est contraire à mes globules homœopathiques.

BOLDRICK, rentrant.

Monsieur, voici votre flacon.

BIJU.

Ah! voilà donc enfin quelque chose qui a du goût... (Il se verse de la liqueur.)

BOLDRICK.

Monsieur ne veut plus rien?

BIJU.

Rien pour le moment.

BOLDRICK, à part, en sortant.

Il fait mon admiration, celui-là!

AGLAÉ, donnant à Biju la tasse de thé qu'elle vient de préparer.

Tenez, buvez!

BIJU.

As-tu mis beaucoup de crème?

AGLAÉ.

Soyez tranquille!... (Elle boit le verre de liqueur, pendant qu'il prend le thé, puis se met à fumer le panatellas.)

BIJU, se tournant vers elle, la tasse devant sa figure.

Tu supportes tout ça, toi... (L'admirant.) Quelle belle organisation!... O Aglaé! je t'aime!

AGLAÉ.

Vous allez me dire des douceurs, parce qu'il n'y a personne là... et devant le monde...

BIJU.

C'est vrai... Eh bien! oui, c'est vrai... je n'ai pas de secrets pour toi, Aglaé!... (Après avoir regardé autour de lui, se rapprochant d'elle.) Voyons, sois juste .. je m'appelle Biju, ce qui est un nom plat... Oh! ne cherche pas à me repaître d'illusions, le nom est plat... Je n'ai pas publié de volume de poésies... je n'ai pas inventé de machine à vapeur... je n'ai peint aucun plafond et je ne joue d'aucun instrument .. Qu'est-ce que je serais donc, si je n'étais grossier et canaille?... C'est là ce qui me distingue, c'est là ce qui me constitue un genre, une spécialité, un chic .. On dit partout : « Oh! ce Biju a-t-il mauvais ton!.. quel maquignon! quel palefrenier! » Ça me flatte, Aglaé, ça me fait plaisir... ça me pose dans le monde.

AGLAÉ, distraite.

Oui... oui...

BIJU, tendrement.

Et ça m'a valu ton premier regard d'amour .. (Recommençant.) Ton premier... (La voyant preoccupée.) A quoi penses-tu, Aglae?

AGLAÉ, d'un ton indifferent.

Avez-vous entendu ce qu'a dit Renaud, à dîner?

BIJU.

Non.

AGLAE.

Il a dit que l'Orléans serait en hausse à la fin du mois.

BIJU.

Ah!.. il a dit ça de l'Orléans?..

AGLAÉ.

Prenez votre carnet... bien... écrivez : Acheter demain à cette bonne Aglaé trois actions d'Orléans.

BIJU.

Trois nouvelles actions?

AGLAÉ, vivement.

Est-ce qu'il y en a de nouvelles?

BIJU.

Non, je dis nouvelles, à cause des anciennes que je t'ai déjà...

AGLAÉ.

Ah! vous comptez?

BIJU.

Non... je remarque seulement que ton petit paquet grossit.

AGLAE.

Ainsi, voilà les seules pensées que notre tête à tête vous inspire .. vous comptez mes pauvres petits capitaux.

BIJU, amoureusement.

Oh! ingrate!.. tu sais bien que ce n'est pas à tes petits capitaux que je songe!.. Tu sais bien ce qui se passe là!... (Très-bas.) Qui croirait que depuis quatre mois d'amour, qui croirait qu'après tant d'actions d'Orléans, je n'ai pas encore obtenu... le moindre dividende!

AGLAÉ, avec désordre.

Je vous aime trop, Edgar!.. Oh! je vous aime trop!.. (Froidement.) pour vous accorder jamais rien.

BIJU, d'une voix plaintive.

Hier au soir, je me suis roulé à tes pieds, comme un king's charles!

AGLAE, avec exaltation.

Non, Edgar, vous me mépriseriez!... Je veux garder mon auréole!

BIJU.

Je le veux bien, garde-la, ton suréole... mais donne-moi un baiser!... (Avec amertume.) un baiser!.. Tiens! vois, vois où tu m'as réduit... je parle comme un opéra-comique... Je te déclare ma flamme, et j'implore un seul baiser!.. c'est déplorable, sans la musique!..

AGLAÉ, souriant.

Allons, embrassez-moi.. sur le front.

BIJU.

Sur le... (Soupirant.) Oh! je n'élevais pas mes prétentions si haut que cela. (Il l'embrasse.)

AGLAÉ, vivement.

Finissez! les voici!

BIJU.

Oh!.. mon flacon!

SCÈNE XI.

Les mêmes, LOUIS, RENAUD, BOURIGEOLE, MAXIME, BALAKLAVA, PINCETTE.

(Tous entrent en riant.)

BIJU.

Hein?... hilarité générale?... Qu'est-ce qu'on a dit?... le mot?

LOUIS, riant.

C'est mademoiselle Pincette Dubruchet, ci-présente, qui prétend avoir porté chapeau dès sa plus tendre enfance.

PINCETTE.

Oui, Monsieur.

LOUIS.

Pincette a la rage de descendre d'un colonel hongrois. Mais, chère petite, votre arbre généalogique est planté dans une loge de la rue Coquenard.

PINCETTE.

C'est affreux!.. vous ne respectez rien!.. (Elle pleure et cherche son mouchoir.)

RENAUD, lui présentant le sien encore plié.

Tenez, Mademoiselle, pour essuyer ces jolis yeux.

PINCETTE, pleurant et s'essuyant les yeux.

Oh! merci bien, monsieur Renaud. (Changeant de ton.) Oh! comme ça sent bon!

AGLAÉ, prenant le mouchoir.

C'est vrai!.. Où achetez-vous vos parfums, Renaud?

RENAUD.

Chez Labin.

AGLAÉ.

Ça s'appelle?..

RENAUD.

C'est une essence de ma composition... Je n'aime pas à avoir ce que tout le monde a.

AGLAÉ.

Eh bien! je ferai demander, chez Labin, de l'essence de monsieur Renaud.

BIJU.

Oui, je veux que tu sentes ça .. je l'inscris sur mon carnet... (A part.) Avec les trois Orléans.

PINCETTE.

Monsieur Louis, je vous condamne à m'en acheter aussi, de l'essence de monsieur Renaud, pour réparer vos méchancetés.

MAXIME.

Voyons, voyons, mademoiselle Pincette, c'est donc un bien grand malheur de n'avoir pas toujours porté une capote de velours?.. Parbleu!.. voilà ma mère...

LOUIS.

Hein?..

MAXIME, à part.

S'il pouvait comprendre ça!... (Continuant.) Ma mère, qui a aujourd'hui trente mille livres de rente... et qui n'a jamais voulu quitter son bonnet.

PINCETTE.

Vraiment!

BOURIGEOLE.

Comment, Madame, votre...

MAXIME.

C'est tout simple, monsieur le vicomte... c'était une paysanne, quand mon père l'a épousée... lui, n'était qu'un petit serrurier... Ils ont fait fortune... eh bien! la brave femme se faisait conduire aux Tuileries, dans sa calèche, et en bonnet.

AGLAÉ.

Aux Tuileries!

MAXIME, regardant Louis.

Et j'étais fier de lui donner le bras, à ma mère!

LOUIS.

En bonnet?

BIJU.

Est-il bête de dire ces choses-là!... (Haut.) Tu es bête!

RENAUD, à Maxime.

Vous êtes-vous quelquefois battu en duel, Monsieur?

MAXIME, étonné.

Oui, Monsieur, en Amérique, où cela arrive plus souvent qu'on ne veut... Mais, pourquoi cette question?

RENAUD.

Eh bien! Monsieur, ces jours-là, vous avez été moins brave qu'aujourd'hui.

MAXIME.

Moi?

RENAUD.

Tous ces Messieurs se battraient comme vous... mais pas un d'eux n'avouerait qu'il a pleuré à un drame... pas un surtout ne porterait un petit enfant aux Champs-Élysées, et ne promènerait sa mère aux Tuileries, en bonnet.

MAXIME.

Ah! oui, je sais...

RENAUD.

Trois actes de courage héroïque, par la jeunesse qui court.

BALAKLAVA, montrant Biju.

Vous voulez dire : par les chevaux qui courent.

BIJU, vivement.

Ah! tiens! tu me rappelles qu'il y a courses demain à la Marche!

BALAKLAVA.

Voulez-vous bien ne pas me tutoyer!...

BIJU, satisfait.

Je suis grossier, hein?... Vous faites courir Ibrahim, Renaud?

RENAUD.

Certainement!

LOUIS.

Et qui le monte?

RENAUD.

Le vicomte.

AGLAÉ.

Comment! Bourigeole qui tombe toujours au saut de rivière?

BOURIGEOLE, riant.

Toujours ou même endroit, c'est drôle.

LOUIS, riant aussi.

On prétend que, la dernière fois, il y a laissé son mouchoir pour marquer sa place.

PINCETTE, naïvement.

C'est-il vrai?

LOUIS.

C'est le devoir de tout gentleman rider.

PINCETTE.

Gentleman-rider?... je ne comprends jamais ce mot-là.

BALAKLAVA.

Le gentleman-rider est un composé de trois êtres : un cheval qui fournit la course, un premier monsieur qui fournit le cheval, et un second monsieur qui fournit les reins cassés... (Riant.) C'est Bourigeole qui fera la dernière fourniture.

PINCETTE.

Oh! ça va-t-il être amusant!...

AGLAÉ.

Vous mènerez Moustique à la Marche, monsieur Louis, puisqu'elle sera de retour?

LOUIS.

Non, ma belle, non.

AGLAÉ.

Tiens!... à cause?...

LOUIS.

Une affaire qui me retient ici.

RENAUD, bas.

Ou qui vous appelle aux Thernes.

LOUIS.

Encore!

MAXIME, le prenant à part.

Vous n'irez pas demain aux courses?... Tant mieux.

LOUIS.

Pourquoi cela?

MAXIME.

Je vous annonce pour demain une visite, qui vous causera une certaine émotion.

LOUIS.

A moi?... Cher Monsieur, passé dix-sept ans, je n'admets pas qu'un homme soit ému.

MAXIME.

Gageons que vous le serez?

LOUIS, lui montrant la table de jeu déjà entourée.

J'aime mieux vous gagner votre argent au lansquenet.

AGLAÉ, qui tient la banque.

Allons! il y a quarante louis.

LOUIS.

J'en fais vingt.

MAXIME.

J'en fais dix.

LOUIS.

Et vous, Renaud?

RENAUD.

Merci, je ne joue pas.

PINCETTE.

Banquo!

BOUSIGEOLE.

Banquo, déjà?

AGLAE.

Silence!... une dame... un sept.

BALAKLAVA, à Maxime, qui pose son enjeu.

Comment, Monsieur, vous jouez, vous?

MAXIME, s'éloignant, ainsi qu'elle, de la table.

Pourquoi pas, Mademoiselle?

BALAKLAVA.

Un homme vertueux!... Danseriez-vous aussi?

MAXIME.

Quelquefois... et plus souvent, si ce pouvait être avec vous.

BALAKLAVA.

Ah! c'est gentil, ça... Eh bien! ça se peut.

MAXIME.

Vrai?

PINCETTE.

J'ai perdu!... Tiens! je n'ai plus rien dans mon porte-monnaie.... voulez-vous payer pour moi, vicomte?

BOUSIGEOLE, payant.

Certainement, enchanté.

BALAKLAVA.

Je vais, ce soir, à la noce d'une ancienne camarade de l'Hippodrome, qui se marie.

MAXIME.

Pour de bon?

BALAKLAVA.

Elle devient marquise de Brossac.

MAXIME.

Ah!... et le marquis de Brossac... qu'est-ce qu'il deviendra?

BALAKLAVA.

On ne sait pas.

MAXIME.

Et vous m'accepteriez pour cavalier?

BOUSIGEOLE, au jeu.

Je fais vingt-cinq louis.

PINCETTE.

Et moi quinze.

BOUSIGEOLE, à part.

Ça m'en fera quarante, si nous perdons.

LOUIS.

Je fais cinquante. (Maxime et Balaklava sont assis sur une causeuse à l'écart, les autres sont au jeu. — Boldrick et Flamand servent des glaces.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MERCIER.

MERCIER, paraissant à l'entrée et s'arrêtant.

Ah! mon Dieu! .. que de monde!

PINCETTE, à Bousigeole, qui prend une glace.

Ah! regardez donc monsieur Théobald.

BOUSIGEOLE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

MERCIER, s'avançant avec inquiétude.

Je... je ne vois pas...

MAXIME, l'apercevant et se levant.

Oh! le vieil entêté!

BALAKLAVA.

Vous connaissez?

MERCIER, regardant autour de lui.

Pardon!... je croyais trouver ici... mon fils...

LOUIS, qui ne le voit pas, gaiement.

A nous!... à nous!... le valet est bon!

MERCIER.

Cette voix!... (Il fait quelques pas vers Louis, qui se retourne tout à coup.)

LOUIS, à part.

Ciel! mon père! (A ce double mouvement de Mercier et de Louis, tous les regards se sont dirigés sur eux. — Louis demeure immobile, comme frappé de stupeur.)

LOUIS, comprimant son élan.

Oh! si j'étais seul!...

MERCIER, d'une voix étouffée.

Mais c'est... c'est...

TOUS, ricanant.

Son fils?

MAXIME, après un moment de silence et avec l'accent de l'indignation.

Oh!... (S'élançant vers Mercier, lui prenant la main et d'une voix ferme.) Messieurs!... je vous présente mon père!

ACTE DEUXIÈME.

Un enclos devant la maison du fermier de la pêche, sur les bords de la Seine, en face de l'île de Neuilly; à droite, la maison sur laquelle on lit : « FRANCIS, PÊCHEUR, MATELOTES ET FRITURES. — PROMENADES EN BATEAU. » — A gauche, au milieu d'un bouquet d'arbres, un pavillon rustique.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTHE, puis MADAME FRANCIS.

MARTHE, arrivant du fond.

Personne!.. ah! j'avais peur d'être en retard.

MADAME FRANCIS, sortant de la maisonnette avec une paire d'avirons.

Là, voilà mes avirons des jours de fête... (Apercevant Marthe.) Eh! notre pratique!

MARTHE.

Bonjour, madame Francis!.. savez-vous ce qu'il y a aujourd'hui?

MADAME FRANCIS.

Où ça?

MARTHE.

Eh! mais dans les environs... l'avenue de Neuilly est pleine de cavaliers et de calèches...

MADAME FRANCIS.

Ah! bon... il y a courses à la Marche.

MARTHE.

Ah! ce n'est que cela?

MADAME FRANCIS.

Mais ça me tracasse un peu.

MARTHE.

Pourquoi donc?

MADAME FRANCIS.

Parce que mon homme s'en est allé en tournée ce matin et me v'là toute seule, s'il vient du monde.

MARTHE, un peu contrariée.

Ah! vous attendez...

MADAME FRANCIS.

Dam! les jours de courses à la Marche, il y a des cavaliers ou des calèches qui, au lieu de revenir par le bois de Boulogne, suivent le bord de l'eau, et des fois, quelques-uns en passant s'arrêtent ici, à Neuilly, pour manger de la matelote et boire du vin bleu, comme ils disent... je ne sais pas pourquoi... car il n'est pas bleu, notre vin... mais c'est un de leurs mots.

MARTHE.

Ce que vous me dites là me contrarie.

MADAME FRANCIS.

Parce que vous attendez votre amoureux.

MARTHE.

Vous ne l'avez pas vu?

MADAME FRANCIS.

Ah! pardine, s'il était venu le premier, il aurait guetté, comme d'ordinaire, l'omnibus des Thernes, qui vous descend au bout de l'avenue... car vous arrivez toujours par cet omnibus-là.

MARTHE.

C'est tout simple, il passe devant ma porte.

MADAME FRANCIS.

Ah! vous demeurez aux Thernes, sur l'avenue de Neuilly?

MARTHE.

Oui.

MADAME FRANCIS.

Et pourquoi votre amoureux ne va-t-il pas vous prendre?

MARTHE.

Oh! c'est de peur de faire parler de moi... il est si bon!

MADAME FRANCIS.

Ah! ça, oui, c'est un honnête garçon... et, comme de votre côté, vous êtes intéressante, ça fera un joli petit ménage.

MARTHE.

Oh! ne dites pas cela!

MADAME FRANCIS.

Pourquoi donc?

MARTHE, s'éloignant.

Il ne vient toujours pas.

MADAME FRANCIS.

Comment donc vous êtes-vous connus?

MARTHE, assise près d'une petite table sur laquelle s'appuie madame Francis.

Oh! d'une façon qui a mis tout de suite quelque chose de sacré dans notre amitié.

MADAME FRANCIS.

Tiens! tiens!

MARTHE.

Le 12 de chaque mois... c'est la date du jour où mon père, un

pauvre employé, m'a laissée orpheline... je vais prier au cimetière des Thernes.

MADAME FRANCIS.

C'est bien, cela !

MARTHE.

Il y aura un an au 12 novembre prochain, je faisais mon pèlerinage accoutumé. . Il gelait très-fort ce jour-là... il neigeait... Peu à peu, pénétrée par le froid, je me sentis près de tomber en défaillance... j'essayai de gagner la porte du cimetière, mais à chaque pas je chancelais... Alors, un jeune homme, que je n'avais pas remarqué, s'avança, m'offrit son bras, que je fus obligée d'accepter... mais il se montra si honnête, si réservé, que je n'eus pas à m'en repentir... Je lui demandai s'il avait aussi des devoirs à remplir comme moi... il me dit que non, mais qu'à certains jours de tristesse, il aimait à se promener dans les cimetières de village.

MADAME FRANCIS.

Un drôle de goût!

MARTHE.

Oui; cela me frappa... Dès ce moment, je me sentis de la sympathie pour lui... il en prit aussi pour moi... car il revint s'informer de mes nouvelles... et puis, il m'accompagnait quand j'allais reporter de l'ouvrage... Il m'avait appris qu'il était employé, comme mon père, et il me demanda, quand il serait libre, de vouloir bien lui accorder, de loin en loin, une promenade. . Il était toujours si modeste. si poli... je voulus bien... Un jour, en suivant le bord de la rivière, nous sommes venus jusqu'ici et vous nous avez passés dans l'île de Neuilly... nous avons trouvé cet endroit-là si joli, si solitaire, que c'est devenu notre rendez-vous préféré... nous n'allons plus que là.

MADAME FRANCIS.

Et, ce qu'on ne croirait pas, ce que je ne croirais pas moi-même, si je ne l'avais vu...

MARTHE.

Quoi donc?

MADAME FRANCIS

C'est que, dans cette île où vous êtes tout seuls, vous passez des heures entières à vous promener bras dessus bras dessous... ou bien vous vous asseyez sur l'herbe, et il vous fait la lecture pendant que vous brodez... ou bien vous causez en vous regardant et en vous tenant la main... et v'là tout!

MARTHE.

Ah çà! vous nous épiez donc?

MADAME FRANCIS.

J'épie tous les amoureux que je passe dans l'île.

MARTHE.

C'est très-vilain!

MADAME FRANCIS, riant.

Pas avec vous, toujours!.. Je n'ai jamais vu seulement votre bon ami vous prendre un baiser sur la joue.

MARTHE.

C'est vrai!... jamais!

MADAME FRANCIS.

Vous voyez bien... Quand on aime une femme et qu'on la respecte comme ça, c'est qu'on veut l'épouser.

MARTHE.

Encore!... mais je vous ai dit...

MADAME FRANCIS, étonnée.

Tiens!.. si vous ne l'aimez ni pour vous marier, comme quelques-unes... ni pour le contraire, comme quelques-autres... pourquoi donc l'aimez-vous?

MARTHE.

Pour l'aimer.

MADAME FRANCIS.

Ah bien! les filles de Neuilly... Mais, tenez, le v'là, ce brave jeune homme!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUIS, mise plus simple qu'au premier acte.

LOUIS.

Ah! chère Marthe, je vous ai fait attendre?

MARTHE.

Presque pas... j'arrivais.

MADAME FRANCIS.

Je vas bien vite démarrer le bateau, pas vrai?

LOUIS.

Non, merci, madame Francis... nous allons repartir tout de suite.

MARTHE.

Comment?

MADAME FRANCIS.

Alors, il vous faut votre matelote?

LOUIS.

Pas aujourd'hui... je suis obligé de ramener Marthe sur-le-champ!

MARTHE.

Ah! mon Dieu!

MADAME FRANCIS.

Pas possible!

MARTHE.

Il ne vous est rien arrivé de fâcheux, monsieur Louis?

LOUIS.

Non, rien... c'est une affaire...

MADAME FRANCIS.

Ah ben! je vous laisse... Si vous vous ravisez, vous m'appellerez... je suis là dans le potager.

LOUIS.

C'est bien... Au revoir, madame Francis. (Elle sort à gauche.)

SCÈNE III.

MARTHE, LOUIS.

LOUIS.

Voulez-vous venir, Marthe?

MARTHE, reprenant son chapeau.

Notre pauvre promenade!

LOUIS.

Ah! je la regrette autant que vous!

MARTHE.

C'est donc une affaire bien importante?

LOUIS.

Oui... pas pour moi... pour un ami... car bien que très-modeste employé, je vois quelquefois des jeunes gens riches, d'anciens camarades... et hier... j'ai été témoin d'une scène cruelle... un fils méconnaissant son père!

MARTHE.

Son père!... Ah! le malheureux! (Elle a déposé son chapeau et s'est assise sur un banc près du petit pavillon.)

LOUIS.

Oui... hier au soir, au milieu de ces jeunes gens, qui se font gloire de tout railler, et qu'il imite... que dis-je, qu'il surpasse lui-même!... il était au jeu... des chuchotements, des rires à peine contenus lui font lever la tête, et dans l'objet de ces murmures ironiques il reconnaît son père!

MARTHE, avec anxiété.

Eh bien?

LOUIS, continuant.

Son père, qui, n'osant avancer, lui tendait de loin ses mains tremblantes!... Eh bien! le croiriez-vous, Marthe?... dans son orgueil... (S'arrêtant.) Est-ce de l'orgueil, cela?... quel nom donner à cette bravade, qui fait qu'on rougit d'un sentiment bon et vrai, comme d'un signe de faiblesse et de lâcheté?... Ce fils... ce fils est demeuré immobile, glacé!... Car, s'il eut pieusement baisé les mains et les cheveux blancs de son père, il n'eût plus été l'homme fort, impassible, que ses prétendus amis proclament leur chef... c'eût été leur dire : Je me suis vanté, je vous ai trompés... j'ai un cœur, moi aussi... moi aussi, j'ai des larmes... je suis bon... je suis faible... je suis lâche!

MARTHE.

Oh!

LOUIS.

Et, pour ne pas avouer cela, il a laissé emmener ce vieillard, qu'un jeune homme, qu'il connaissait à peine, venait de nommer hautement son père...

MARTHE.

Un jeune homme?

LOUIS.

Mais son cœur, comprimé un instant, n'a pas tardé à se soulever contre ce faux orgueil... (Craignant de s'être trahi.) Je le sais... je l'ai vu... C'est tremblant d'émotion et de joie, qu'il attendait ce matin son père, pour lui dire : « Grâce!... je suis ton fils, je » te vénère et je t'aime!... » Son père n'est pas venu !

MARTHE, se levant.

Je comprends cela, Louis!

LOUIS, toujours assis.

Celui qui avait emmené le vieillard, il ne le connaît pas, il ignore sa demeure... Nous nous sommes mis en campagne, nous avons fouillé vainement tous les hôtels de Paris... Mais tout à coup je me suis souvenu que vous deviez m'attendre à Neuilly... je suis accouru pour vous avertir, et reprendre ensuite mes recherches. (Il se lève.)

MARTHE, remettant son chapeau.

Oh! c'est bien, cela, Louis... je vous reconnais là!... vous n'avez jamais eu que de bons sentiments.

LOUIS, un peu troublé.

Moi?

MARTHE, voulant l'emmener.

Oh! oui, toujours.

LOUIS, sans bouger.

Oh! pas toujours .. j'ai bien aussi un reproche à me faire, et un pardon à vous demander... plus tard.

MARTHE, s'arrêtant.

Pourquoi plus tard?... vous allez m'effrayer... Non, parlez tout de suite.

LOUIS.

Vous avez raison, cela vaut mieux... Eh bien! Marthe, j'ai eu une mauvaise pensée, et je ne veux pas qu'elle me mène à une mauvaise action. . Un jour, dans votre chambre, je remarquai une clé suspendue près de la petite glace de votre cheminée... vous me dites que c'était la seconde clé de votre porte... A quelques jours de là, mes regards se sont arrêtés encore sur cette clé... et... je l'ai prise...

MARTHE.

Vous l'avez...

LOUIS, vivement.

Presque aussitôt, j'ai eu honte de mon larcin... et pourtant, je la conservais toujours... Mais, cette nuit, je ne dormais pas... j'étais triste. . je me suis rappelé tout cela... et je me suis promis de vous la rendre en vous avouant tout.. la voici.

MARTHE, repoussant, de la main, la main de Louis, et d'un ton ferme.

Non. . non, gardez-la... Je rougirais de penser que j'ai besoin d'une clé pour me défendre contre vous... Quand je me suis mise à vous aimer, Louis, ça été sans défiance de vous ou de moi... Gardez donc cette clé... c'est une honnête fille qui la remet à un honnête homme...

LOUIS.

Oh! Marthe! comment ai-je mérité d'être aimé ainsi?

MARTHE.

Mon ami!

LOUIS, l'interrompant.

Mais, écoutez!... qu'est-ce donc?...

MARTHE.

Vous ne reconnaissez pas les cloches de la petite église, que nous entendons quelquefois du milieu de la rivière?

LOUIS, hésitant.

Ah!... c'est que j'ai appris hier la mort d'une parente... qui m'aimait bien, quand j'étais enfant ..

MARTHE.

Vous l'avez pleurée... vous avez prié pour elle?

LOUIS, à demi voix.

Oui... oui.

MARTHE.

Vous me direz son nom, je veux aussi prier Dieu à son intention.

LOUIS, pensif.

Il y a des gens qui croient que ceux que nous avons perdus voient de là-haut ce que nous faisons pour eux.

MARTHE.

Moi, je le crois.

LOUIS.

Et peut-être dans cette pauvre église de village, y a-t-il plus d'un cierge allumé en vénération d'une mémoire chérie.

MARTHE, vivement.

Oh! mon ami, si nous en faisions brûler un pour votre parente!

LOUIS.

Quelle idée!... vous voudriez?..

MARTHE.

Il me semble que cela porterait bonheur à vos recherches.

LOUIS.

Mais, songez donc!... moi, un homme, comment voulez-vous que j'aille demander?..

MARTHE.

Je puis le demander, moi...

LOUIS, vivement.

C'est vrai!... Eh bien! puisque cela paraît vous faire plaisir, je vais voir si madame Francis pourrait nous ouvrir du côté de la ruelle... nous serions plus vite à l'église.

MARTHE.

C'est cela!

LOUIS, la retenant.

Non, restez... je vous appellerai, en revenant avec madame Francis.

MARTHE.

Comme vous voudrez.

LOUIS, en s'éloignant.

Oh! comme ces jeunes gens, dont je vous parlais, se moqueraient, s'ils savaient jamais...

MARTHE.

Et comment voulez-vous qu'ils le sachent?

LOUIS, la quittant.

Je me hâte, chère Marthe.

MARTHE.

Allez. (Louis sort au fond et par la gauche.)

SCÈNE IV.

MARTHE, puis BOURIGEOLE.

MARTHE.

Ah! qu'il est bon!... et comme je l'aime! (Bourigeole paraît au fond, le lorgnon dans l'œil : il a un pantalon doublé de cuir et des éperons.)

BOURIGEOLE, entrant.

Ce doit être ici... (Lisant.) « Matelotes et fritures. . » C'est ça!... c'est le bouchon... c'est le trou que je cherche... (Criant.) Ohé! la fille! .. la bonne!... la boutique! (Il entre dans la maison.)

MARTHE, à part.

Quelqu'un!

BOURIGEOLE, revenant.

Il n'y a donc personne?... Ah! une jeune fille! (Riant.) Eh! eh! eh!... mais vous êtes gentille, Mademoiselle.

MARTHE, embarrassée.

Monsieur...

BOURIGEOLE.

Renaud, s'il vous plaît?... vous n'avez pas vu Renaud?

MARTHE.

Je ne connais pas...

BOURIGEOLE.

C'est juste, vous ne connaissez pas, et je vous demande... Qu'on est donc bête à la campagne! (A Marthe.) Renaud, c'est le propriétaire d'Ibrahim, le bai-cerise qui a gagné d'une demi longueur... Ah! vous n'étiez peut-être pas à la Marche?... alors, vous ne connaissez pas Ibrahim... Ah! qu'on est bête à la campagne! (Il remonte.)

MARTHE, à part, en regardant à gauche.

Ah! Enfin, voici Louis!... (Elle sort rapidement.

BOURIGEOLE, revenant, sans voir qu'il est seul.

Et puis, il nous a donné rendez-vous... (Continuant en cherchant des yeux.) pour luncher de la ma-te-lo-te... Tiens!... (Chantant à pleine voix.) Elle a disparu comme une... Et cet animal de Renaud!... il n'y a pourtant pas d'autre trou par ici. (Il remonte vers le fond en appelant.) Renaud! (La porte du pavillon s'ouvre, Renaud en sort.)

SCÈNE V.

BOURIGEOLE, RENAUD.

BOURIGEOLE, redescendant sans le voir.

Eh! Renaud !... Eh! Ren... (Se trouvant nez à nez avec Renaud.) Ah! c'est heureux !... voilà un siècle que je vous cherche!

RENAUD, froidement.

Je vous attendais dans ce pavillon.

BOURIGEOLE, étonné

Vous étiez là?... depuis combien de temps?

RENAUD, avec intention.

Depuis une demi-heure.

BOURIGEOLE.

Et qu'est-ce que vous faisiez là-dedans, tout seul?

RENAUD.

J'écoutais.

BOURIGEOLE.

Vous écoutiez... quoi donc!... (Vivement.) Ce n'étaient pas des rossignols!... car, voilà encore un agrément de la campagne, les rossignols!. . des bêtes qui ne font que beugler... Je préfère les orgues.

RENAUD, les yeux fixés sur la place où était Marthe.

Non... ce n'étaient pas des rossignols. . C'étaient.. deux tourtereaux... que je voyais par le trou de la serrure... et qui ne me croyaient pas si près deux... (A part.) Ah! la jolie fille!

BOURIGEOLE, le voyant rêveur.

A quoi pensez-vous?

RENAUD.

Moi?... à rien... (Changeant de ton.) Vous êtes donc venu sans les autres?

BOURIGEOLE.

Je les ai distancés avec mon tilbury... Biju vient ensuite dans sa calèche à quatre chevaux... qu'il conduit à grandes guides... c'est lui qui brouette les femmes... Ah! et puis, son cousin, vous savez, ce grand vertueux d'hier au soir...

RENAUD.

Ah! ce M. Lambert.

BOURIGEOLE.

Balaklava l'a envahi!

RENAUD.

Bah!

BOURIGEOLE.

Absorbé tout à fait!... Ils ont mazurké au Jardin d'hiver toute la nuit, et puis, après sa répétition, Balaklava nous l'a amené à la Marche... ils sont arrivés à cheval, comme vous venez de partir.

RENAUD.

Eh bien! tant mieux... ce M. Maxime est un garçon curieux.

BOURIGEOLE.

Et maintenant, il vient à l'arrière-garde, dans une daumont, avec Balaklava... et vous verrez comme il s'est formé!

RENAUD.

Bah!

BOURIGEOLE.

Elle l'a lancé, mon cher, vous verrez!... Je crois, le diable m'emporte! que...

BIJU, en dehors.

Oup, Aglaé!

BOURIGEOLE.

Ah! voilà Biju et le sexe.

SCÈNE VI.

Les mêmes, BIJU, AGLAE, PINCETTE, BOLDRICK.

BIJU, en culotte de velours à côtes, bottes à l'écuyère, un voile de gaze au chapeau.

Ah! nom d'un petit bonhomme! je tiens donc enfin ce bouiboui! Animal de Renaud!... qui ne nous prévient pas que nos chars ne pourraient pas approcher!

BOURIGEOLE.

C'est vrai... Il faut marcher sur le gazon... sur l'herbe fleurie... c'est dégoûtant!.. j'aime mieux la boue.

PINCETTE.

Ah! bien! moi, j'aime mieux l'herbe.

BIJU.

Vous avez le droit d'en consommer, Pincette.

PINCETTE.

Avez-vous fini, vous?

BIJU, lui prenant son mouchoir.

Donnez-moi votre mouchoir.

PINCETTE.

Eh bien! par exemple!... (Biju époussette ses bottes avec le mouchoir de Pincette. Se révoltant.) Comment!.. c'est pour cet usage?.. un mouchoir de cent écus!

BIJU, époussetant l'autre botte.

Ça ne me fait absolument rien.

PINCETTE.

Vous allez déchirer la valencienne!... Biju!... (Elle parvient à le lui arracher.) Êtes-vous grossier!

BIJU.

Je suis assez grossier comme ça.

AGLAÉ.

Ne l'écoutez pas, Edgar... et puis, à la campagne... dans une gargotte qui sent la friture... Prêtez-moi donc votre flacon de vinaigre, Pincette.

PINCETTE.

Je ne l'ai pas, ma chère.

AGLAE, vivement.

Oh! j'oubliais!.. Boldrick, allez vite chercher une petite bouteille que j'ai laissée sur le coussin de la calèche. (Boldrick sort.)

BOURIGEOLE.

Si vous voulez un cigare, en attendant...

AGLAE, d'un ton languissant.

Je veux bien... ça me donnera peut-être de l'appétit.

BOURIGEOLE.

Et vous, Renaud?

RENAUD.

Merci, je ne fume pas.

BOURIGEOLE, retirant de sa poche une rose, en même temps que son porte-cigare.

Allons, bon! qui est-ce qui m'a fourré une rose dans ma poche?..

PINCETTE.

Eh bien! une rose?..

BOURIGEOLE, l'isolant.

Eh bien!.. une rose?.. ça empeste mes cigares, quoi!

BIJU.

Pourquoi fumez-vous de ces machines-là?.. (Tirant de sa poche une pipe de terre.) Voilà un objet d'art!..

BOURIGEOLE.

De la fabrique de Paul Niquet?

BIJU.

Non... celle-ci, je l'ai achetée dix francs à un charretier qui passait... c'est du nanan. (La remettant dans sa poche.) Ajourné au dessert; (A Renaud.) car, cher bon, vous avez commandé le lunch?

RENAUD.

Mais non... j'attendais ces dames.

PINCETTE.

Oh! par exemple!

BIJU.

Alors, dépêchons!

BOURIGEOLE.

Ohé! le cabaret!

BIJU.

Ohé! la gargotte!

MADAME FRANCIS, en dehors.

Voilà! voilà!

RENAUD.

Si elle répond voilà, nous en avons pour un quart d'heure. Je me dévoue. (Il sort.)

AGLAÉ.

Cet homme a quarante-cinq ans... mais il a les vertus de son âge.

BOLDRICK, rapportant un petit flacon dans une enveloppe cachetée.

Voici le flacon de Madame.

PINCETTE.

Qu'est-ce que c'est?

AGLAÉ.

C'est ce fameux parfum que nous a indiqué Renaud... Edgar a eu la gentillesse d'aller lui-même chez Lubin.

BOURIGEOLE.

Ah! si Biju devient galant!..

BIJU.

Vous m'insultez, vicomte!

AGLAE, ouvrant le flacon.

Je ne l'ai pas encore débouché.

PINCETTE, présentant son mouchoir.

Tu vas m'en donner, hein?

AGLAE, renverse le flacon sur son mouchoir qu'elle déplie et qui est couvert de larges taches noires.

Oh! l'horreur! (Elle jette le flacon.)

TOUS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

AGLAÉ, à Biju.

Mais c'est de l'encre que vous avez achetée!

BIJU.

J'ai pourtant dit au jeune homme de la boutique : Mademoiselle, veuillez me donner l'eau que vous fournissez à monsieur Renaud.

BOURIGEOLE, qui a ramassé le flacon, lisant.

« Eau pour teindre les cheveux du plus beau noir. »

TOUS.

Ah bah!

RENAUD, rentrant.

Elle va venir.

TOUS, le regardant.

Ha! ha! ha! ha!

RENAUD, étonné.

Hein?.. (Tous cessent de rire, se rapprochent successivement et tournent autour de lui en examinant attentivement sa chevelure.)

PINCETTE.

Ça paraît un petit peu.

RENAUD.

Quoi?

BOURIGEOLE.

Ça se voit au soleil.

RENAUD.

Quoi donc?

AGLAÉ.

On distingue un petit reflet marron.

BIJU, éclatant.

Ah! tron de l'air! Renaud qui est roux!.. il est alezan!.. vous êtes alezan, Renaud?

TOUS.

Ha! ha! ha! ha!

RENAUD, prenant le flacon que lui présente Bourigeole.

Ah! (Froidement.) Vous voyez, Messieurs, vous faites parade de vos vices, et je cache les miens.

AGLAÉ.

En attendant, voilà un mouchoir gâté.

PINCETTE.

C'est le second d'aujourd'hui.

AGLAÉ.

Tenez, Edgar... mettez-le dans votre poche.

BIJU.

Il sera infiniment mieux ici pour sécher. (Il reçoit le mouchoir sur le bout de son stick et l'étend au fond, sur la clôture en bois.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME FRANCIS, puis MAXIME, BALAKLAVA, et ensuite FLAMAND.

MADAME FRANCIS, entrant par la gauche.

Vous avez appelé, Messieurs?

BIJU.

Ah! voilà la traiteuse... (La regardant.) Eh! eh! eh!

BOURIGEOLE, de même.

Tiens!... mais c'est presque une femme, ça!

BIJU.

Voilà donc pourquoi ce Borgia de Renaud vient si souvent ici?

MADAME FRANCIS.

Qu'est-ce qu'il faut vous servir?

PINCETTE.

Oh! d'abord, à boire!

MADAME FRANCIS.

Mais quel vin?

BIJU.

Du vin bleu!... parbleu!... tout ce qu'il y a de plus bleu!

PINCETTE.

Oui, oui, du vin bleu!

BIJU.

Et qui gratte!.. S'il n'emporte pas la bouche nous ne le payons pas!

MADAME FRANCIS.

Soyez tranquille... j'en ai comme ça... (Elle entre dans la maison. — Maxime paraît au fond, donnant le bras à Balaklava.)

BIJU.

Ah! Maxime et Balaklava!

BOURIGEOLE, assis sur la table, à côté de Renaud.

Monsieur Lambert!.. (Bas à Renaud.) Vous allez voir, il n'est pas reconnaissable!

RENAUD.

Vraiment?

MAXIME, riant.

Ah! sacrebleu! que les femmes sont bêtes!..

AGLAÉ.

Pour qui dites-vous donc ça?

BALAKLAVA.

Pour moi, ma chère!

MAXIME, d'un ton très-déterminé, qu'il conserve pendant toute la scène.

Oh! il y en a pour tout le monde... Comprenez-vous, Mesdemoiselles, que Balaklava nous arrête sur la route pour caresser un petit chérubin blanc et rose, à qui elle a donné cinq francs!... Je lui ai demandé si c'était un de ses orphelins... et, comme elle ne le reconnaissait pas... je lui ai proposé de lui acheter le baby.

BALAKLAVA.

Cette idée!... j'en voudrais un... mais à moi.

MAXIME.

Allons donc!... chère petite, vous êtes jeune, jolie, séduisante au possible... mais, si nous tournons à la mère de famille, bonsoir... il n'y a plus de charme.

BOURIGEOLE, bas à Renaud.

Vous l'entendez!...

RENAUD, à part.

Qu'est-ce que ça veut dire?

BALAKLAVA.

Pouvez-vous parler comme ça!... les enfants!...

AGLAÉ ET PINCETTE.

Oh! les enfants!

MAXIME.

Chorus! Voyons, Mesdemoiselles, vous qui nagez en pleine fantaisie... vous, qui êtes de charmantes païennes, adorant le dieu Plaisir et la déesse Toilette... pourquoi avoir de ces idées-là?... Vous, qui riez toujours, pourquoi vous croire obligées de vous attendrir de temps en temps?... Laissez donc les enfants à celles qui n'ont pas de cachemires... Bah! vivent les Chinois!.. qui ont pour ça un établissement public, appelé le fleuve Jaune!.. Voilà une rivière utile... et humanitaire!... Je demande qu'on creuse un petit fleuve jaune dans chaque arrondissement.

BOURIGEOLE.

Ah çà! monsieur Lambert, est-ce bien vous qui parlez?

RENAUD.

Je crois entendre Castelnau.

MAXIME.

Cela vous étonne, Messieurs?... J'ai appris à jouer de votre instrument, et je trouve que ce n'est pas difficile... Il ne s'agit que de jouer faux... (A Bourigeole.) Mes compliments, vicomte, je vous ai vu là-bas... Vous êtes tombé comme un ange au saut de rivière... Il y en a qui tombent sur la tête, mais vous avez abordé la question dans le sens opposé... c'est très-bien!

BIJU, étendu sur le banc.

Il tombe toujours sur le turf.

BOURIGEOLE, à part.

Est-ce qu'il se moque de nous, à présent?... (Haut.) Cela n'a pas empêché Ibrahim d'arriver premier.

MAXIME.

Mes compliments aussi à Ibrahim... (Se tournant vers Renaud.) et à son heureux possesseur, Monsieur... (S'arrêtant.) Tiens! j'allais vous donner un autre nom que le vôtre... Cette diable de ressemblance!...

BIJU, versant du vin que madame Francis a apporté.

Allons! qui veut du vin bleu?

LES DAMES.

Moi! moi! moi!

MAXIME.

Allons!

BIJU.

A vous, Renaud?

RENAUD.

Merci, je ne bois pas.

PINCETTE, buvant.

Oh! ça picotte.

BALAKLAVA.

Ça fait pleurer.

AGLAÉ.

Moi, j'aime ça.

BIJU, dédaigneusement.

Peuh!... je trouve qu'il manque d'alcool... (Il jette, sans être vu, le contenu de son verre.)

RENAUD, qui l'a aperçu, à part.

Fanfaron de vin bleu.

PINCETTE.

Mais qu'est-ce que nous mangeons?

BIJU.

Avec du vin bleu, ça va sans dire, du veau.

MADAME FRANCIS.

Ah! faites excuse... moi, je ne vends que de la matelote et de la friture.

BIJU.

Pas de veau!... mais c'est donc le radeau de la Méduse, que cet établissement!

BOURIGEOLE, vivement.

Une idée!... mangeons un de nos chevaux!

MAXIME.

Vous voulez faire des essais d'hippophagie?

PINCETTE.

Tiens! il parle espagnol!

MAXIME.

Autre idée!... Madame, avez-vous du beurre et des œufs?

MADAME FRANCIS.

Tout frais de ce matin.

MAXIME.

Bravo!.. Je me charge d'exécuter une omelette au bénéfice de la société.

AGLAÉ.

Vous?

BALAKLAVA.

Il a tous les talents!

BIJU.

Parbleu! un ingénieur... Il doit y avoir une chaire d'omelettes à l'école polytechnique. Pendant son travail, je propose une razzia de bétail dans les environs.

TOUS.

C'est ça... en route!

BIJU, les arrêtant.

Messieurs!.. celui qui rapportera la plus grosse volaille sera dispensé d'embrasser ces dames. (A part.) Oh! que je suis grossier.

BOURIGEOLE.

Allons! en razzia!

TOUS, excepté madame Francis.

Hourra! (Ils sortent par le fond.)

MADAME FRANCIS.

Eh bien! oui, mais qui va m'aider, moi?

RENAUD.

Voilà mon domestique, que je mets à vos ordres. Tenez!... (Il sort par le fond.)

MAXIME, qui était entré dans la maison, reparaissant sur le seuil en manches de chemise, et un tablier devant lui.

Eh bien!.. ces œufs?.. ce beurre?

MADAME FRANCIS.

Vous trouverez tout ça dans le buffet.

MAXIME.

Bon! et ces fines herbes? (Il rentre dans la maison.)

MADAME FRANCIS.

Je vas vous en cueillir. (A Flamand, qui a un cor de chasse suspendu en bandoulière.) Ah! vous êtes donc le domestique de monsieur Renaud ?

FLAMAND.

Oui.

MADAME FRANCIS.

Tiens !... pourquoi avez-vous donc ce cor de chasse ?

FLAMAND.

Monsieur m'a commandé de le prendre chaque fois qu'il va à la campagne.

MADAME FRANCIS.

Ah bah !

FLAMAND.

Oui... Monsieur aime assez causer avec les paysannes... mais il n'aime pas les paysans; alors, quand j'en vois venir, je sonne du cor.

MADAME FRANCIS.

En voilà une idée!

FLAMAND.

Monsieur en a comme ça.

MADAME FRANCIS.

Mais, pour le moment, il s'agit d'autre chose... Vous allez me chercher des petits pains chez le boulanger... Tenez, tournez à gauche, et puis, la quatrième rue, à main droite.

FLAMAND.

Bon! (Il sort par le fond.)

MADAME FRANCIS, le suivant des yeux.

Oui... et d'abord la première avenue à gauche... Tiens, mademoiselle Marthe qui revient!

SCÈNE VIII.

MADAME FRANCIS, MARTHE.

MARTHE.

Ah ! madame Francis, vous n'avez pas revu monsieur Louis ?

MADAME FRANCIS.

Non... je vous croyais partis tous deux.

MARTHE.

Nous avions une visite à faire à l'église.

MADAME FRANCIS.

Pour votre mariage?

MARTHE.

Mais non... Puis, au moment d'entrer, je ne sais quelle fausse honte l'a retenu... je suis entrée seule... on m'a fait un peu attendre, et quand je suis sortie, monsieur Louis n'était plus dans la rue.

MADAME FRANCIS.

Tiens!... Après cela, il était si pressé!

MARTHE.

Sans doute, il sera reparti... Allons, je vais regagner l'omnibus.

MADAME FRANCIS.

Eh bien! au revoir, Mamz'elle... je suis aussi un peu pressée... Je vais aux fines herbes... A bientôt, Mamz'elle! (Elle sort à gauche.)

MARTHE.

Au revoir! (Elle va pour sortir.) Ah! (Parlant à madame Francis, qui est en dehors.) Madame Francis!.. si, par hasard, monsieur Louis revenait, voulez-vous bien lui dire que j'ai obtenu ce qu'il désirait?.. Adieu!

SCÈNE IX.

MARTHE, MAXIME.

MAXIME, sortant de la maison, sans habit, et battant des œufs dans un saladier.

Eh bien! ces fines herbes ?

MARTHE, se retournant.

Hein?

MAXIME.

Ah!... tiens, Mademoiselle!...

MARTHE.

Monsieur !..

MAXIME.

Comment ! c'est vous?.. ici, à Neuilly ?..

MARTHE, le regardant et souriant.

Mais, vous-même!..

MAXIME.

Ah! oui... Est-ce drôle, Mademoiselle!... notre première rencontre a eu lieu en présence d'un haricot de mouton... et voilà que nous nous retrouvons devant un projet d'omelette!... Ce n'est pas très-poétique. (Déposant le saladier.) Mais c'est égal, je suis bien heureux de vous revoir, allez!

MARTHE.

Je repartais... Adieu, Monsieur.

MAXIME.

Oh! Mademoiselle...

MARTHE.

Monsieur?

MAXIME.

Donnez-moi donc au moins des nouvelles de notre petit?

MARTHE, riant.

Il va très-bien... la pluie lui a tout à fait réussi.

MAXIME.

Ah! tant mieux!... Je dis : notre petit, parce que vous l'avez tant caressé à votre tour!...

MARTHE.

C'est si gentil, un petit enfant!

MAXIME.

Je suis sûr que maintenant vous irez plus souvent encore chez ses parents.

MARTHE.

Peut-être.

MAXIME.

Eh bien! j'irai aussi, moi.

MARTHE.

Ça leur fera plaisir... ils vous sont si reconnaissants!

MAXIME.

Et puis, nous nous rencontrerons bien quelquefois... ça vous fera-t-il plaisir aussi ?

MARTHE.

Certainement!

MAXIME.

Vrai?

MARTHE.

Ce que vous avez fait hier m'a inspiré tant d'estime, Monsieur!

MAXIME.

Eh bien! mais, dites donc, ce que ces braves gens m'ont appris sur votre compte est encore un peu mieux.

MARTHE.

Quoi donc?

MAXIME.

Seule, sans autre ressource que le travail de vos mains... trouver encore le moyen d'obliger!

MARTHE.

C'est ma seule récréation.

MAXIME.

Gageons que vous êtes ici encore pour quelque récréation de ce genre-là.

MARTHE.

Oh! mon Dieu! non... je suis venue tout bonnement me promener.

MAXIME.

Avec votre petit?

MARTHE.

Non, avec un ami.

MAXIME.

Ah! (Il reprend machinalement le saladier.)

MARTHE.

Sans adieu, Monsieur.

MAXIME.

Mademoiselle!..

MARTHE, étonnée.

Monsieur ?...

MAXIME.

Mademoiselle, je reviens de Panama avec des idées de mariage... J'approche de la trentaine, et j'ai déjà une belle fortune que j'embellirai encore... car, je ne compte pas passer ma vie à faire des omelettes.

MARTHE, souriant.

Oh! je pense bien.

MAXIME.

Or, comme je n'ai jamais beaucoup fréquenté les salons, ce qui m'irait le mieux, pour femme, évidemment, ce serait une jeune fille honnête et bonne, et jolie... pour qui je ressentirais, à première vue, de la sympathie, et que j'aurais le bonheur de tirer d'une position trop inférieure à son mérite... Eh bien! depuis notre rencontre d'hier, malgré une foule de distractions, la même pensée me revient toujours... il me semble qu'en faisant plus ample connaissance, vous et moi...

MARTHE, embarrassée.

Moi ?

MAXIME, se ravisant.

Pardon!... cet ami, avec qui vous êtes venue vous promener?

MARTHE.

C'est un jeune homme.

MAXIME.

Un parent?

MARTHE.

Non... un jeune homme que j'aime.

MAXIME.

Oh! alors, vous n'êtes pas libre?

MARTHE.

Non, Monsieur.

MAXIME, ému.

C'est différent!.. c'est même encore bien de me dire franchement... (Battant vivement les œufs.) Ces diables d'œufs!...

MARTHE.

Cela ne vous empêchera pas de venir voir notre petit, n'est-ce pas, Monsieur?

MAXIME.

Non, non!... ni de chercher à vous rencontrer... Puisque je ne pourrai pas être autre chose, je veux au moins devenir votre ami.

MARTHE.

Ah! vous me rendez bien heureuse!

MAXIME.

Ce n'est pas tout à fait comme cela que je l'entendais.

MARTHE.

Sans adieu... il faut que je rejoigne mon omnibus.

MAXIME.

Pour retourner aux Thernes?

MARTHE.

Oui... A bientôt, Monsieur.

MAXIME.

Au revoir, Mademoiselle.

MARTHE, le regardant en sortant.

Un brave jeune homme!

MAXIME, à part.

Une honnête fille! (Courant tout à coup au fond, et criant à Marthe qui a disparu.) Ah! Mademoiselle!... Mademoiselle!... ne manquez pas d'embrasser notre petit pour moi! (Il reste sur la route à regarder Marthe qui s'éloigne. — Louis rentre avec madame Francis par la gauche. — Madame Francis porte un paquet de fines herbes.)

SCÈNE X.

MAXIME, sur la route, au fond, MADAME FRANCIS, LOUIS; il cause avec madame Francis.

LOUIS.

Mon Dieu! j'ai vu venir de loin des importuns, dont j'ai voulu éviter la rencontre... je me suis éloigné... c'est sans doute pendant ce temps que Marthe sera sortie, et qu'elle sera revenue ici.

MADAME FRANCIS.

Du reste, elle m'a recommandé de vous dire qu'elle a obtenu ce que vous désiriez.

LOUIS.

C'est bien... Je pars aussi... Adieu, madame Francis...

MADAME FRANCIS.

Votre servante, Monsieur.

LOUIS, apercevant Maxime qui rentre.

Hein?

MAXIME.

Hein?

LOUIS, à part.

Lui!

MAXIME.

Vous avez donc su que nous étions ici?

LOUIS.

Vous?... qui donc?

MAXIME.

Eh bien! Biju, Bourigeole et ces demoiselles... (A madame Francis.) Tenez, allumez-moi un fourneau. (Madame Francis prend la salade et rentre dans la maison.)

LOUIS, guettant la sortie de madame Francis.

Non... je ne le savais pas... mais, puisque j'ai le plaisir de vous trouver seul...

SCÈNE XI.

LOUIS, MAXIME, puis BIJU, et ensuite MADAME FRANCIS ET FLAMAND.

LOUIS, dès que madame Francis a disparu, allant à Maxime, et d'un ton bref.

Où est mon père, Monsieur?

MAXIME.

Chez moi, Monsieur.

LOUIS, vivement.

Chez vous?... (A part, avec joie.) Il n'est pas parti! (Il fait rapidement quelques pas comme pour courir vers son père.)

MAXIME, avec effusion.

Ah!... à la bonne heure!... voilà un bon mouvement!...

LOUIS, s'arrêtant.

Vous dites, Monsieur?

MAXIME.

Allez, allez, laissez parler votre cœur!

LOUIS, revenant froid et sec.

Encore une leçon?... comme hier... Mais, les leçons qu'on me donne, Monsieur... je les paie.

MAXIME, changeant de ton.

A vous, Monsieur, de fixer le prix que vous voulez y mettre.

LOUIS, s'emportant.

Eh bien! Monsieur!... (S'interrompant.) Quelqu'un! (Bas.) Plus tard, n'est-ce pas?

MAXIME.

Je vous fais crédit.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BIJU, MADAME FRANCIS ET FLAMAND.

BIJU paraît au fond, derrière la clôture, tirant avec effort une corde qui est tirée en sens contraire, ce qui produit un mouvement de va-et-vient.

Oup! jeune homme!... Mes bons, j'apporte mon plat.

MAXIME, regardant au dehors.

Ha! ah! ah! quel est cet animal?

BIJU, s'efforçant toujours d'amener le veau qui résiste.

Un veau que je viens de négocier au comptant... quarante-cinq francs... Voilà de la tête, voilà de la blanquette, voilà du fricandeau, voilà tout ce que le veau produit dans ses trois catégories! (Un violent mouvement de résistance lui arrache la corde des mains. Criant.) Oh! mon veau! mon veau!... Eh! Madame!... Arrêtez-le!... là!... très-bien!... Accommodez-moi cet insecte aux carottes. (Apercevant Louis.) Tiens! Castelnau!

LOUIS, redevenant tout à coup l'homme du premier acte.

Ai-je du malheur, mon cher!... on vient à la campagne pour se remettre de ses amis... et on y retombe en plein!

BIJU.

Tiens! c'est grossier, c'est dans mon genre, c'est gentil... Eh bien! petit, il faudra fournir aussi votre plat.

LOUIS, désignant le veau.

Un plat comme le vôtre?

BIJU.

Il n'est pas défendu de se procurer du chevreuil.

MAXIME, à Louis.

Quoi! vous restez?

FLAMAND, qui vient de rentrer, portant des pains, parlant à la porte de la cuisine.

Madame! voilà les pains.

MADAME FRANCIS, entrant.

Ah! bien, posez-les là-dedans.

MAXIME.

Et mes fourneaux, Madame?

MADAME FRANCIS.

Ils sont allumés, il y a longtemps.

MAXIME.

Je retourne à mon omelette.

LOUIS, à Biju.

Allons, en maraude! (Maxime entre dans la maison, Louis sort par le fond; Biju qui l'a accompagné, revient.)

MADAME FRANCIS, remarquant le mouchoir suspendu à la clôture.

Tiens! qu'est-ce qu'on a mis là?.. Ah! ce pauvre mouchoir!

BIJU.

S'il vous fait envie, la femme, vous pouvez le garder.

MADAME FRANCIS.

Je le veux bien... il y a de la dentelle... Ah! mais voilà un billet noué dans un des coins.

BIJU.

Un billet?

MADAME FRANCIS.

Vous l'aviez oublié.. Tenez... (Elle lui donne le billet.)

BIJU.

Merci bien.

MADAME FRANCIS.

C'est moi qui vous remercie! (Elle entre dans la maisonnette.)

SCÈNE XIII.

BIJU, puis AGLAÉ.

BIJU.

Un billet!... Je n'ai pourtant pas écrit à Aglaé depuis plus

de huit jours... Ah! c'est de Moustique ou de Balaklava... (Regardant la signature.) Michelin!... (Parcourant le papier.) Une declaration d'amour!... à Aglaé!... et signee Michelin!... (Tres-ému.) Ah! j'éprouve quelque chose de bien drôle...

AGLAE, entrant, tenant deux bouteilles et des citrons qu'elle dépose sur la table.

Voila ce que j'apporte pour ma part... un commencement de punch!... Et vous, Edgar, qu'est-ce que vous avez trouve?

BIJU.

Moi?... j'ai trouvé. . ceci, dans un coin de votre mouchoir.

AGLAE, à part.

Aïe! (Haut.) Rendez-moi cette lettre?

BIJU.

Jamais!

AGLAÉ.

Rendez-moi cette lettre!

BIJU, avec fermeté.

Eh bien!... la voilà!... Ah! ah!

AGLAE, à part.

Tu ne la liras pas! (Elle va pour la dechirer.)

BIJU, criant.

Quel est ce Michelin?... d'ou sort ce Michelin? où avez-vous trouvé ce Michelin?

AGLAE, à part.

Il l'a lue!... (Haut.) Vous l'avez lue? Vous êtes un goujat!

BIJU.

Aglaé!... (Il fait siffler sa cravache.)

AGLAÉ.

Vous êtes un portier!

BIJU.

Aglaé!... prenez garde!... vous voyez comme j'ai les nerfs agités!... (Il cingle l'air de coups de cravache.)

AGLAE, à part.

Il me menace. (Haut.) Vous vous êtes permis de lire un billet adressé à une autre personne?

BIJU.

Je me le suis permis. (Il continue à agiter convulsivement sa cravache.)

AGLAÉ.

Un billet, que cette pauvre Pincette m'a donné à garder, à cause de son Othello de Bourigeole! ..

BIJU, s'arrêtant tout a coup.

Qu'est-ce qu'elle dit?...

AGLAÉ, froidement, en designant la cravache.

Donnez-moi ça.

BIJU.

Hein?

AGLAÉ.

Ce que vous tenez.

BIJU, inquiet.

Ma cravache?... pour quel usage?...

AGLAE, la lui arrachant.

Donnez donc?

BIJU, adouci.

Permets... Ce n'était qu'un premier avertissement...

AGLAE, faisant à son tour siffler la cravache.

Ah! vous m'avez soupçonnee!...

BIJU.

Non, Aglaé... je disais seulement...

AGLAÉ.

Et vous auriez l'infamie de me battre!... (Elle lui donne un coup de cravache.)

BIJU.

Aglaé!... voyons donc!

AGLAÉ.

Vous auriez cette lâcheté!. . (Nouveau coup.)

BIJU.

On peut te voir, saperlotte! (Il ferme la porte de la maison.)

AGLAE.

Vous êtes un butor! (Nouveau coup.)

BIJU.

Ne fais pas de bruit, au moins! ne fais pas de bruit!

AGLAÉ, même jeu.

Un brutal!

BIJU.

Mais ça marque, ma bonne; ça marque sur le drap!

AGLAE, pleurant et frappant.

Un manant! un maroufle! un malotru! (Elle jette la cravache et tombe sur une chaise en sanglotant.) Ah! pauvre femme que je suis!

BALAKLAVA, en dehors.

Arrivez donc!

BIJU.

On vient!... Ah!... (Il ramasse vivement sa cravache et se met à marcher à grands pas, en la brandissant.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BALAKLAVA, PINCETTE, et successivement RENAUD, MAXIME, MADAME FRANCIS, LOUIS, BOURIGEOLE, FLAMAND.

BALAKLAVA.

Ah! ciel!... Aglaé tout en larmes!... et Biju brandissant sa cravache!

PINCETTE.

Il la battait encore!

BALAKLAVA.

Ah! le monstre!

BIJU, marchant toujours.

Gare là-dessous!... je suis en train!... tant pis... oup! Aglaé!

BALAKLAVA.

Et toi, lâche, tu souffres cela!...

AGLAÉ, sanglotant.

Je l'aime trop! je l'aime trop!

PINCETTE, pleurant.

Pauvre fille!

BALAKLAVA, de même.

Voilà la récompense de son amour!

TOUTES TROIS, pleurant en même temps.

Ah! les pauvres femmes! les pauvres femmes!

BIJU, a part.

Ah çà! elles ne vont pas finir de sangloter?... elles la plaignent, quand c'est moi qui ai tout reçu!

RENAUD, suivi d'un garçon pâtissier, portant une manne.

Mesdames, voilà mon contingent!... une razzia de pâtisseries!

MAXIME, sortant de la maison, un grand plat à la main.

Voilà mon chef-d'œuvre!... qu'est-ce que vous dites de ça?

BIJU.

C'est digne de mon veau!

BALAKLAVA.

Vous avez fourni un veau!

LOUIS, au fond, suivi d'un chasseur dont la carnassière est pleine.

J'en suis temoin.

TOUS.

Castelnau!

LOUIS.

Voilà ma part!... J'ai rencontré Monsieur, chargé de perdreaux, et j'ai tout acheté.

AGLAÉ.

Le chasseur aussi?

LOUIS.

Si vous y tenez... ce sera cinq francs de plus.

BIJU, le poussant.

Vite à la cuisine, mon brave!

PINCETTE.

Eh bien!... et monsieur Theobald?

LOUIS.

Bourigeole?... il sera tombé à la rivière... par habitude.

BOURIGEOLE, entrant.

Présent!... (Montrant un énorme champignon.) Voilà tout ce que j'ai pu réaliser.

TOUS.

Un champignon!

BOURIGEOLE.

Un champignon monstre!

BIJU.

Je le retiens pour ma blanquette.

MAXIME.

Un instant! Diable!... s'il était vénéneux?

BIJU.

C'est juste... il faut l'éprouver sur Pincette.

PINCETTE.

Merci!

BIJU.

Que je suis donc canaille! (Boldeck et Flamand apportent une table toute servie. — Table en sapin, vaisselle de campagne.)

PINCETTE.

Ah! nous sommes servis?

TOUS.

A table!

BALAKLAVA.

Biju!... une chaise!

BIJU, s'asseyant.

Inutile, ma bonne... j'en ai une pour moi.

BALAKLAVA.

Toujours le même!

BIJU.

Comme le diamant! (Ils sont ainsi placés : Louis, en face du public,

puis, à sa droite et successivement, Pincette, Bourigeole, Biju, Aglaé, Renaud; ces trois derniers du côté du public, Maxime, Balaklava.)

BOURIGEOLE, offrant du vin.

Mesdames, de l'indigo !..

TOUS.

Oui! oui!

BIJU, goûtant le vin.

Ah! pouah!.. ce vin ne gratte pas assez, mes enfants... Pincette, passez-moi le poivre

PINCETTE.

Vous allez mettre du poivre dans votre vin ?..

BIJU.

Je ne vois que ce moyen de le bonifier.

BOURIGEOLE, avec admiration.

Ce Biju a tous les vices!

MAXIME, mangeant.

Oui... comme Tartufe avait toutes les vertus.

RENAUD, riant.

C'est vrai!

BIJU, se levant.

Messieurs!.. le premier qui dit que je ne suis pas vicieux, je lui flanque cette bouteille à la tête!

LOUIS.

Allons, Biju, calmons-nous... et passez de la matelote à ces dames.

BIJU, se rasseyant et mangeant.

Merci, je suis servi.

BALAKLAVA.

Mais envoyez le plat, au moins.

BIJU.

Aïe! aïe!.. j'étrangle!.. Ces imbéciles-là ont mis des arêtes dans leur matelote!

AGLAÉ.

Vite, un peu d'eau!

BIJU.

Ça me coûte... mais... (Il avale un grand verre d'eau. — A part.) Elle a encore sauvé l'honneur du pavillon!

MADAME FRANCIS, apportant un plat.

Perdreaux rôtis.

BALAKLAVA.

Ah! le gibier de Louis!.. je vais lui en servir.

LOUIS.

Oh! merci... je ne mange de gibier que pendant la clôture de la chasse... je n'aime que le lièvre défendu.

MAXIME.

Vous avez parbleu raison!.. il faut encourager les braconniers.

LOUIS, étonné.

Ah!.. pourquoi, Monsieur?

MAXIME.

Parce qu'ils tuent de temps en temps les gardes-chasse... (Riant.) Pardon, je vous ai volé celui-là.

BOURIGEOLE.

Gare à vous, Louis!.. je vous préviens que Monsieur est en train de vous distancer.

LOUIS.

Ah!

BIJU, à voix basse.

Aglaé!.. changeons de verre.

AGLAÉ, de même.

Plus souvent!.. avec votre poivre!

BIJU, de même.

J'ajouterai une quatrième action.

AGLAÉ.

Allons, passez. (Ils échangent leurs verres en se les passant derrière leurs chaises.)

BALAKLAVA, riant.

Oh!.. Aglaé et Biju qui se disent des douceurs à l'oreille!

BIJU.

Moi, des douceurs!.. je n'en tiens pas... Je proposais tout bas un toast à Ibrahim.

LOUIS, vivement.

Ibrahim a gagné?.. pour la sixième fois?

BOURIGEOLE.

D'une demi longueur!

LOUIS, avec admiration.

La vaillante bête!.. vrai type du cheval de chasse!.. Ah! tenez, Renaud, voilà la première fois que je porte envie à quelqu'un.

RENAUD.

Prenez garde... si Ibrahim vous inspire une telle passion, je vais faire pour vous ce que lord Byron fit à Venise pour le marquis de Grimani.

LOUIS.

Est-ce long à raconter?

RENAUD.

Le temps d'allumer un cigare, si on ne m'interrompt pas... (Retournant un peu sa chaise.) Byron avait ramené de Chypre, ou de Syra, une jeune esclave belle comme...

BOURIGEOLE.

Comme Pincette.

TOUS.

Silence!

BIJU.

A la porte l'interrupteur!

RENAUD.

A un souper que leur donnait un prince quelconque, un restant de doge... le marquis de Grimani se récria sur la beauté de la jeune Grecque et sur le bonheur de l'illustre baronnet... Quelques heures plus tard, rentrant à son palais, le marquis y trouve une dame voilée, qui lui remet un bouquet... le bouquet contenait ces mots : « Lord Byron au marquis de Grimani... »

BALAKLAVA.

Et la dame voilée était?... C'est affreux!

LOUIS

Non pas!.. c'est gentleman.

BIJU.

C'est même sportman.

LOUIS, riant.

Ah çà! est-ce que vous comptez m'envoyer Ibrahim avec un bouquet?.. Merci... je n'accepte pas de cadeau.. Mais je vous achète Ibrahim.

RENAUD.

Je ne le vends pas... je ne le vendrai jamais.

LOUIS.

Ah!

RENAUD, comme frappé d'une idée soudaine.

Mais, tenez, si vous voulez... je vous le joue!

LOUIS, vivement.

Soit! contre ce qu'il vous plaira!

RENAUD.

Oh! prenez garde... c'est là un mot imprudent... que je vous laisse retirer.

LOUIS.

Je ne ramasse jamais un louis tombé de ma bourse, ni un mot tombé de mes lèvres. (Maxime sourit.)

RENAUD, frappant sur la table.

Eh bien!... je vous joue Ibrahim contre votre maîtresse.

BALAKLAVA.

Qu'est-ce qu'il dit?

BOURIGEOLE.

Ah! bravo!

LOUIS.

Je tiens!

PINCETTE, se levant.

Par exemple!

BIJU.

Ah! sacrebleu! c'est crâne!

LOUIS, gaiement.

J'ai joué des sommes considérables, sans sourciller... J'ai même joué une ferme, avec le fermier et ses petits.. Parbleu! je ne suis pas fâché de jouer une femme, pour voir s'il y a encore une émotion à espérer. (A Renaud.) Votre jeu?

RENAUD.

Le plus simple et le plus court.

LOUIS.

A pair ou non!... Ce sera drôle!

RENAUD.

Soit!

BALAKLAVA.

Mais c'est une horreur!

LOUIS.

Allons!... votre cheval Ibrahim contre Moustique, qui doit être de retour!

RENAUD, vivement.

Pardon!.. nous ne nous entendons pas... Il n'est point question ici de mademoiselle Moustique.

LOUIS.

Comment?

RENAUD.

J'ai dit : votre maîtresse... (Appuyant sur les mots.) Votre maîtresse véritable.

LOUIS, se levant et le regardant d'un air effaré.

Plaît-il?

TOUS.

Qu'est-ce que ça veut dire?... (Tous les regards sont attachés sur Renaud, qui continue froidement.)

RENAUD.

Cela veut dire, Mesdemoiselles, que notre ami Castelnau... cet homme de marbre... me rappelle une pauvre fille que nous avons tous connue, une des célébrites les plus tapageuses de notre monde, à nous... qui avait conservé dans un coffret une pauvre petite couronne blanche, portée par elle, à douze ans, pendant la plus sainte journée de sa vie... Quelquefois, entre le bal de la veille et l'orgie du soir, elle s'agenouillait pieusement devant cette relique, pensait à Dieu, à sa mère, priait et pleurait... (Continuant avec un léger sourire.) Comme elle, ce cher Louis avait caché quelque part son cœur de quinze ans, dont il ne se sert pas tous les jours... Il le reprend à ses heures, l'emporte loin de Paris et s'en vient l'offrir, ce cœur toujours vierge, à un ange des champs, répondant au doux nom de Marthe. (Mouvement général. — Louis, quittant sa place, s'avance lentement vers Renaud, que son regard ne quitte pas, et qui poursuit avec plus d'ironie.) On se promène sous les grands arbres, on écoute les cloches lointaines, on se regarde, on soupire... et c'est tout... Touchante idylle, Mesdemoiselles!... deuxième édition des amours de Paul et Virginie!... avec une nouvelle mise en scène, remplaçant les pamplemousses de l'Ile-de-France par les peupliers de l'île de Neuilly... (Avec plus de force.) Eh bien! Messieurs, cette chaste Virginie de la banlieue... ou plutôt, . (Posant sa main sur la poche du gilet de Louis, qui tressaille.) la clé de sa chambre, la clé du paradis secret de Louis... cette clé que je sens là, sous ma main, dans cette poche.. (Se levant.) voilà l'enjeu de la partie! (Louis va éclater enfin, il est arrêté par les rires des convives.)

BIJU ET BOURIGEOLE.

Bravo! bravo!

RENAUD, continuant d'un ton ferme.

Une partie, qu'il eût certainement acceptée, le grand poëte dont nous parlions tout à l'heure!.. et son cœur n'eût pas compté une pulsation de plus!... (Changeant de ton et avec douceur.) Mais, Dieu merci! nous n'en sommes pas là... Vous avez deviné, Messieurs, que c'était là une plaisanterie, une épreuve que je faisais subir à notre ami, pour le voir une fois en sa vie, ému et tremblant... J'ai réussi, n'en parlons plus.

BIJU ET BOURIGEOLE, se récriant.

Oh!

RENAUD, vivement.

Dites que c'est moi qui recule, peu m'importe... Pardonnez-moi, mon cher Louis, le mal que je vous ai fait... Votre main, mon ami!.. (Il la prend.) Oh! mon Dieu!.. comme cette main tremble!.. et comme vous êtes pâle!... Allons! allons! remettez-vous!... (Il remplit d'eau un verre qu'il va lui présenter.)

LOUIS, tirant de sa poche une poignée de pièces d'or qu'il répand sur la table.

Pair ou non?

RENAUD.

Ah!... (A part.) J'en étais sûr!... (Haut.) Pair!

LOUIS, comptant les pièces sur la table.

Deux, quatre, cinq...

BIJU.

Sept... neuf...

LOUIS.

Onze.

RENAUD.

Douze!

LOUIS, jetant la clé sur la table.

A vous la clé!

RENAUD.

A moi! (Il se lève et va prendre son chapeau.)

LOUIS, prenant un cigare.

Donnez-moi du feu, Bourigeole.

TOUS, applaudissant.

Bravo, Castelnau! (Ils frappent de leurs couteaux sur la table; Biju lance des assiettes en l'air.)

MAXIME, qui s'est levé et a pris le bras de Balaklava.

Ah çà! si ce n'est pas Moustique... quelle est donc la femme qu'il a jouée?

BALAKLAVA.

Je n'en sais rien... mais je la plains, la malheureuse!... je n'ai pas confiance dans les cheveux rouges.

MAXIME, très-vivement.

Hein?...

RENAUD, au fond, à voix basse.

Flamand, j'aurai besoin de toi! (Il sort sans être vu.)

MAXIME.

Vous dites?... ce monsieur Renaud?

BALAKLAVA, l'entraînant et riant aux éclats.

Se teint les cheveux, mon bon!

MAXIME, avec explosion.

Mais, alors... c'est Maupin!

MAXIME, prêt à sortir avec Balaklava.

Monsieur Louis, vous avez joué plus gros jeu que vous ne pensiez .. Messieurs, vous n'êtes que des fanfarons de vices... mais votre ami Renaud est le vice lui-même! (Il sort avec Balaklava.)

LOUIS.

Renaud!

TOUS.

Parti!

LOUIS, avec un rire convulsif.

Ma revanche, Biju!... je vous joue Aglaé!...

BIJU, se levant, tout ahuri.

Plait-il?... jouer... la clé d'Aglaé!

LOUIS

Ah! ah! ah! ah!... la clé?... Aglaé a un trousseau, mon cher!

BIJU.

Sacrédié!

BOURIGEOLE, s'interposant.

Allons donc, Louis!

LOUIS, le repoussant.

Eh! je ne vous parle pas!

BOURIGEOLE, bravache.

Ah! vous savez que ça m'amuserait de tuer un homme!

LOUIS, hors de lui, le renversant sur sa chaise.

Vous, Monsieur?... Eh bien! vous vous battrez, ou vous êtes un lâche! (On se précipite, et on les sépare. — Le rideau baisse sur ce mouvement.)

ACTE TROISIÈME.

Un salon chez Biju. — Ameublement caractéristique, des panoplies, des cravaches, des cannes, des sticks suspendus, des selles, des brides arabes et turques.

SCÈNE PREMIÈRE.

BIJU, BOURIGEOLE, AGLAE, BALAKLAVA, PINCETTE, ensuite MAXIME.

(Biju est endormi dans un fauteuil, la tête renversée et le coude appuyé sur une table. — Aglaé et Pincette sont assises sur un canapé. — Balaklava, debout devant une console, prend une tasse de chocolat. — Bourigeole entre doucement par une porte latérale qu'il referme avec précaution.

AGLAE, bas, à Pincette.

Ainsi, ma bonne, c'est bien convenu... s'il vous en parle, c'est à vous que le nommé Michelin a adressé la lettre.

PINCETTE.

C'est entendu.

BALAKLAVA, à part.

Maxime ne vient pas! (Biju ronfle et se retourne.)

BOURIGEOLE, entrant.

Chut!... Il dort toujours!

TOUS.

Ah!

BOURIGEOLE.

Chut donc!... Je viens d'envoyer chez Renaud.

AGLAE.

Chez Renaud?... Pourquoi?

BOURIGEOLE.

Mais, parce que voilà vingt fois que Castelnau prononce son nom.

TOUTES.

Ah!

BOURIGEOLE.

Mais, chut donc!

BALAKLAVA.

C'est Biju qui ronfle.

BOURIGEOLE.

Aglaé, dites-lui donc de ronfler plus bas... Il a beau être chez lui, ce n'est pas une raison... (Aux oreilles de Biju qui ronfle toujours.) Chuuut!... (Biju se retourne et cesse de ronfler.)

AGLAE.

Enfin... vous avez envoyé chez Renaud, dites-vous?

BOURIGEOLE.

Oui; pour le prier de venir tout de suite, s'il est chez lui; et, s'il n'y est pas, de nous dire au moins quand il pourra venir.

BALAKLAVA.

Comment! s'il n'y est pas?

BOURIGEOLE.

Ah! je ne sais plus ce que je dis! .. Tenez, je rapportais cette tasse de tisane et... (Vivement et courant à la porte.) Chut! (Écoutant.) Non, non; je me trompais. (La porte du fond s'ouvre tout à coup et Maxime entre bruyamment.)

TOUS.

Chut!

MAXIME.

Eh bien!... quoi donc?... qu'est-ce qu'il y a?

TOUS.

Silence!... il dort!

MAXIME.

Qui ça?.. comment! Biju, à huit heures du matin?.... il n'en a pas le droit... (Le secouant.) Eh! Biju!...

BIJU, reveillé en sursaut.

Hein?... quoi?... Que le diable te patafiole!... J'ai passé la nuit blanche, moi!

AGLAÉ ET PINCETTE.

Et nous, donc?

MAXIME.

Comment! vous?... et pourquoi?...

BALAKLAVA.

Après qu'elles l'ont eu ramené ici, chez Biju, pour le veiller, le soigner.

MAXIME.

Soigner qui?

BOURIGEOLE, la tasse à la main.

Eh! corbleu! ce pauvre Castelnau, que j'ai failli tuer comme un maladroit que je suis!...

MAXIME.

Monsieur Louis?

BIJU.

Eh! pardieu! après votre départ. (A part.) Oh! que j'ai sommeil!

MAXIME.

Un duel!... mais pour quel motif?.. à quel propos?.. (Secouant Biju qui se rendort.) Réponds donc?

BIJU.

Est-ce que je sais?... On ne comprend pas ce qui lui a pris. Il nous a cherché querelle... il s'est jeté comme un furieux sur Bourigeole.. Ça ne pouvait pas en rester là.. Pendant que Pincette s'évanouissait dans la gargote, nous avons passé le pont de Neuilly et emprunté des armes à la caserne de Courbevoie.. J'ai servi de témoin à Louis, Aglaé au vicomte...

MAXIME, étonné.

Aglaé?

BIJU.

Elle a été superbe!... une Romaine, mon cher!... Quelle belle organisation!...

BOURIGEOLE, tenant toujours la tasse.

Et c'est moi, moi, qui l'ai touché du premier coup, par un déplorable coupé dégagé dedans, que Grisier m'a appris!.. (Avec indignation.) Comprenez-vous, Monsieur, un professeur si éminent, un homme d'une réputation européenne, qui m'enseigne des coups comme celui-là!... Je ne ficherai plus les pieds dans sa salle!

MAXIME, vivement.

Mais, enfin, cette blessure?

AGLAÉ.

Elle est sans danger... Le médecin de Neuilly, qui a accompagné Louis jusqu'ici, nous a assuré qu'il en serait bientôt quitte.

BOURIGEOLE, assis et la tête basse.

Bientôt, bientôt?.. mais il souffre en attendant!..

MAXIME.

Et vous en souffrez plus que lui, n'est-ce pas?

BOURIGEOLE, se levant.

Moi?.. allons donc!.. c'est sa faute... pourquoi n'a-t-il pas paré quarte?.. tant pis pour lui!.. Ça m'aurait amusé de... Chut!.. (Il va écouter à la porte.)

MAXIME.

Comment?.. est-ce qu'il est seul?.. est-ce qu'il n'a pas près de lui cette demoiselle Moustique?..

BALAKLAVA, gravement.

Moustique est retirée du monde.

MAXIME.

Ah bah!

PINCETTE.

Dès qu'elle a su ce duel à propos d'une autre femme, d'une rivale, ça l'a mise dans tous ses états...

AGLAÉ.

Pour la consoler, moi, je lui ai raconté l'histoire de La Vallière sacrifiée à la Montespan.

BIJU.

Ça l'a attendrie, cette pauvre Moustique... elle m'a demandé où étaient situées les Carmélites... comme je ne savais pas, je lui ai répondu : chemin de Versailles, rive gauche, huitième station .. et elle est partie.

MAXIME.

Mais tu l'as envoyée à l'école de Saint-Cyr!

BIJU.

Tout droit... elle pleurera ses fautes dans cette maison de retraite.

BOURIGEOLE, qui écoutait à la porte de la chambre.

Ah! (Il y entre précipitamment.)

BALAKLAVA.

Ah! mon Dieu!.. pourvu que ce ne soit pas encore un accès de fièvre, comme cette nuit... dans la voiture qui l'a ramené!.. (On se rapproche de la porte.)

MAXIME.

Comment?

BALAKLAVA.

Il paraît qu'il a eu un délire effrayant.

AGLAÉ.

Il déraisonnait, battait la campagne...

MAXIME, vivement.

Mais alors, cette blessure est plus grave que vous ne pensez... et vous ne me disiez pas cela!.. (A part.) Son pauvre père!..

BIJU.

Mais non...

MAXIME, écrivant sur une carte qu'il a tirée de sa poche.

Mesdemoiselles, sonnez, je vous prie...

BIJU.

Mais écoute-moi donc!..

MAXIME, à un domestique qui entre.

Vite, cette carte chez moi... (Bas.) Vous demanderez M. Mercier... hâtez-vous.

BIJU.

Mais quand on te répète qu'il n'y a pas le moindre danger.

BOURIGEOLE, rentrant très-troublé.

Venez vite, je vous en prie!.. il vient de se réveiller tout à coup... mais je crains un second accès de fièvre... Monsieur Maxime, venez!.. (Mouvement général. — La porte s'ouvre.) Non!.. arrêtez!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUIS.

(Il entre très-calme, comme s'il avait tout oublié, serre la main de Biju en passant devant lui et en lui disant à demi voix :)

LOUIS.

Bonjour, Biju, vous allez bien?

BIJU, le regardant avec inquiétude.

Oui, mon ami. Et vous?

LOUIS.

J'ai dormi... ça m'a fait du bien. (Il tend la main gauche à Bourigeole et Aglaé lui prend le bras de l'autre côté. Jetant un cri.) Ah!.. vous me faites mal!.. (Touchant son bras.) Qu'ai-je donc?.. une blessure... (Tout à coup.) Ah!... je me souviens... cette partie... cet enjeu... (Il porte la main à la poche de son gilet, n'y trouve pas la clé et pousse un grand cri.) Ah! je l'ai perdue!... je l'ai perdue!

MAXIME, l'entourant de ses bras.

Monsieur Louis!

LOUIS, revenant à lui et le reconnaissant.

Ah! c'est vous, Monsieur... c'est vous, mes amis... tous... (Se levant tout à coup.) Non!.. il n'est pas là!.. il est parti!.. Oh! je le tuerai!

BIJU.

Voyons, Louis...

LOUIS.

Venez, mes amis!.. je me soutiens à peine... entraînez-moi... portez-moi... C'est là-bas... sur la route de Neuilly... aux Thernes... une petite maison isolée...

MAXIME, tremblant.

Qu'avez-vous dit?.. Oh! mais non, je ne veux pas le croire!.. Cette femme, cette jeune fille que vous avez jouée, livrée!..

LOUIS, se jetant dans ses bras.

Ah! vous la connaissez, vous, cette pauvre enfant!.. Venez donc, Monsieur, venez la sauver avec moi!...

MAXIME, le repoussant.

Malheureux!... c'était elle!...

MADAME FRANCIS, au dehors.

Mais, Monsieur me connaît... laissez-moi entrer.

BIJU.

Eh! mais! c'est la voix de la traiteuse!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME FRANCIS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, la retenant.

Monsieur...

BIJU.

Laisse entrer.

MADAME FRANCIS, voyant Louis.

Le voilà!... Ah! mon pauvre Monsieur... c'est donc vrai!... blessé!

LOUIS.

Oui... oui... Marthe?...

MADAME FRANCIS.

Est-ce qu'elle n'est pas ici?

MAXIME.

Vous l'avez vue?... répondez!...

MADAME FRANCIS.

Ah! dam! c'est à elle que j'ai songé d'abord. Ce matin, dès que j'ai su l'événement, par notre médecin qui revenait à Neuilly et qui m'a donné l'adresse de M. Biju... j'ai bien vite couru aux Thernes, pour préparer tout doucement la pauvre fille à cette nouvelle... et puis l'amener près de vous...

MAXIME.

Enfin?... enfin?...

MADAME FRANCIS.

Ah! bien oui, mais, dès que je me suis trouvée en face d'elle... je n'ai plus osé...

MAXIME.

Vous l'avez donc vue?...

LOUIS.

Vous avez vu Marthe?... où?... comment?... Vous me faites mourir!...

MAXIME, plus calme.

Voyons, achevez!... Vous dites qu'arrivée près d'elle, vous n'avez plus osé...

MADAME FRANCIS.

Que voulez-vous, Monsieur!... je l'ai trouvée si calme, si heureuse, si souriante...

LOUIS.

Marthe?

MADAME FRANCIS.

Elle tenait le petit enfant d'une voisine, qu'elle caressait, en lui chantant...

LOUIS.

Elle est donc sauvée?

MAXIME, réprimant son mouvement.

Calmez-vous, de grâce?

MADAME FRANCIS, poursuivant.

Ah! dam! alors, le courage m'a manqué pour lui dire ce qui m'amenait... Je ne savais comment m'y prendre... quand quelqu'un est arrivé, qui n'y a pas mis tant de ménagements, et qui lui a crie tout de suite: Venez vite, Mademoiselle, monsieur Louis est blessé!

TOUS.

Quelqu'un?

BIJU.

Qui donc?

MADAME FRANCIS.

Un domestique, qui venait de descendre d'une petite voiture... Eh! tenez, c'est celui qui portait hier un cor de chasse.

BOURIGEOLE.

Le domestique de Renaud!

MAXIME.

Que dites-vous?...

MADAME FRANCIS.

En entendant ça, elle est devenue pâle comme une morte... sa main tremblait dans la mienne... et, comme elle hésitait à partir avec ce domestique... « Tenez, qu'il lui dit, voilà « pour vous rassurer et vous prouver que je ne mens pas... « M. Louis, ne pouvant écrire, m'a chargé de vous remettre ceci, « que vous devez bien connaître... » et il lui a présenté une clé.

LOUIS.

Grand Dieu!

MADAME FRANCIS.

Marthe a pris la clé, l'a regardée, a paru la reconnaître... Alors elle n'a plus hésité, m'a embrassée en pleurant, et s'est jetée dans la voiture, qui est partie pendant que je m'élançais dans l'omnibus.

LOUIS.

Mais où est-elle?... où l'a-t-on conduite?

MADAME FRANCIS.

Ce n'est donc pas ici... près de vous?

TOUS.

Mais non!

LOUIS, retombant accablé.

Ah!

MAXIME, vivement.

Allons, du calme... Je cours chez Renaud... Non! chez moi d'abord!... puis, je l'atteindrai, je vous en réponds!.. Une voiture!...

BOURIGEOLE.

Mon coupé est à la porte!

MAXIME.

Adieu!... adieu! (Il sort précipitamment.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté MAXIME.

LOUIS, veut se relever et retombe.

Je ne puis!... je suis sans forces!... Où aller d'ailleurs?... où courir?... où l'ont-ils entraînée?... (Pleurant, le visage dans ses mains.) Ah! la pauvre enfant!... elle n'y survivra pas un instant! elle en mourra! et c'est moi, moi, qui l'aurai tuée!

AGLAÉ, lui prenant les mains.

Monsieur Louis!..

BIJU.

Mon ami!.. (A part, très-attendri.) Sapristi! je n'ai plus sommeil!

BOURIGEOLE, furieux.

Ah! ce Renaud!... que je le rencontre face à face!... Où est-il donc?...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Renaud.

SCÈNE V.

LES MÊMES, RENAUD.

LOUIS, s'élançant vers lui.

Misérable!... (Ce dernier effort l'a brisé, il tombe sans mouvement dan les bras de ses amis.)

AGLAÉ.

Ah!... mon Dieu!... là?... sur ce lit! (Biju et un domestique l'emportent suivi des autres personnages.)

BOURIGEOLE, à Renaud, à demi voix.

Monsieur?... vous savez sans doute quel coup d'épée j'ai eu le malheur de lui donner?... Je vous en réserve un pareil, avec redoublement... A demain!... (Il sort.)

RENAUD, souriant.

Voilà une singulière réception!-

BIJU, revenant, à Renaud.

Monsieur, j'irai demain matin vous dire mon opinion sur votre compte, et je vous avertis que je serai grossier!... A demain! (Biju sort.)

SCÈNE VI.

RENAUD, puis MERCIER.

RENAUD, remettant son chapeau.

Cela continue!... Eh bien! mais s'ils n'avaient que ces compliments à m'adresser, ce n'était pas la peine de me déranger... (Tirant sa montre.) Dix heures!... il est temps de songer à me rendre rue Saint-Maur. (Il va pour sortir, Mercier entre.)

MERCIER, à Boldrick, qui l'accompagne.

Ainsi, vous ignorez pourquoi monsieur Lambert m'appelle?

BOLDRICK.

Monsieur Lambert, obligé de sortir, a dit de faire attendre monsieur Mercier.

RENAUD.

Hein?

MERCIER, le voyant.

Ah? Monsieur... je vous reconnais... vous étiez avant-hier chez mon fils?

RENAUD.

Chez votre fils, Mercier de Castelnau?

MERCIER.

Eh bien? oui, Monsieur... moi, je n'ai pas encore appris à mentir.

RENAUD, à part.

Ah! bien, bien!

MERCIER.

Voyons, Monsieur, savez-vous pourquoi l'on me fait venir dans cette maison?

RENAUD.

Non, Monsieur.

MERCIER.

Ah! ne me déguisez rien!... ne faites pas comme monsieur Lambert, qui élude toutes mes questions, par bonté, je crois... Brave jeune homme!... il n'a pas voulu m'abandonner dans une chambre d'hôtel; il m'a emmené chez lui, m'assurant que Louis se justifierait bientôt... Le malheureux enfant!... il avait donc quelque grande faute à se reprocher, pour n'avoir pas osé me parler, me tendre la main, lever les yeux sur moi!... Monsieur Lambert me répond que non!

RENAUD.

En effet, je ne crois pas.

MERCIER.

Alors, si ce n'est pas de lui-même, c'est donc de moi qu'il

aurait rougi... de moi, resté ouvrier, paysan, tandis que lui...

RENAUD, s'éloignant.

Excusez-moi, Monsieur, j'allais me retirer.

MERCIER, à part, avec douleur.

Méprisé par mon fils! (Au moment où Renaud va pour sortir, la porte s'ouvre tout à coup, et Maxime paraît.)

MAXIME, à part.

Ah! j'arrive à temps!

RENAUD.

Monsieur Lambert.

SCÈNE VII.

MAXIME, RENAUD, MERCIER.

MERCIER, à Maxime

Ah!... Eh bien! monsieur Lambert, me voici.

MAXIME.

Pardon, mon bon monsieur Mercier, je vais vous répondre tout à l'heure...

RENAUD.

Mais je vous laisse, Messieurs.

MAXIME.

Non!.. de grâce, monsieur Renaud.

RENAUD.

C'est que je suis pressé.

MAXIME.

Oh! je sais... mais je ne vous demande qu'un instant.

RENAUD.

Un instant, soit! (Il tire sa montre.)

MAXIME, prenant les mains de Mercier.

Monsieur Mercier, s'il vous reste quelque affection pour votre fils, quelque confiance en moi, ayez encore un peu de patience!... Tenez, entrez-là quelques minutes... dans ce salon. (Il ouvre la porte à droite.)

MERCIER.

Mais, si ce que vous avez à dire concerne mon fils, pourquoi ne l'entendrais-je pas?..

MAXIME, insistant.

Je vous en prie! (Mercier sort.)

SCÈNE VIII.

MAXIME, RENAUD.

MAXIME, après avoir fermé la porte.

Je sors de chez vous, où l'on m'a dit que vous veniez de partir pour vous rendre ici... ce qui m'a étonné...

RENAUD.

En effet, ce n'était pas précisément chez M. Biju que j'avais affaire ce matin, mais ces Messieurs m'ont tendu un guet-apens.

MAXIME.

Plaît-il?

RENAUD.

Oui... Savez-vous qu'il est fort mauvais joueur, notre ami... Mercier de Castelnau!.. Dans notre monde, on joue... on perd... et l'on s'exécute de bonne grâce... une dette de jeu est sacrée.

MAXIME, souriant.

Même quand la dette est une femme?

RENAUD.

Surtout quand c'est une femme.

MAXIME.

C'est juste... Pourquoi alors ne vous êtes-vous pas payé tout de suite?.. (Riant.) Vous aviez la clé du trésor.

RENAUD, négligemment.

Vous voulez dire que je pouvais, en quittant Neuilly... le soir, dans l'ombre... m'arrêter à la porte d'une petite maison isolée, que je connais bien... pénétrer secrètement dans la chambre où l'on reposait, sur la foi.. des serrures... Allons donc! . c'eût été brutal... maladroit... dangereux, peut-être... et puis, quoi? une clé qui sert à ouvrir une porte... le beau mérite!.. c'est ce qui se voit tous les jours... (Souriant.) De cette clé, j'ai fait un talisman...

MAXIME.

Avec lequel vous avez fasciné, attiré, entraîné la pauvre colombe, pour la faire conduire on ne sait où...

RENAUD.

On ne saura jamais où... Ah! ah! vous connaissez tous les détails?

MAXIME.

Oui, c'est charmant!

RENAUD.

Ce n'est pas mal... Mais, enfin...

MAXIME.

Voilà... je vais m'expliquer... (Il va fermer la porte du fond, et en retire la clé.)

RENAUD, sans s'émouvoir.

Que faites-vous?... quelle est cette plaisanterie?

MAXIME.

J'ai envie de vous demander la revanche de Louis... Vous avez une clé, j'en ai une... j'ai aussi beau jeu que vous.

RENAUD, l'observant avec surprise, mais toujours calme.)

Me retenir?... vous?... M. de Castelnau, je le comprendrais, mais... Ah! je me souviens!... ce dîner, chez ces ouvriers... Vous y avez vu Marthe, vous la connaissez... comme moi...

MAXIME, gaiement.

Et elle me plaît .. comme à vous... Un caprice, monsieur Renaud.

RENAUD, souriant.

Et sérieusement... (Lui montrant la porte fermée.) Vous avez compté sur cette pauvre idée?... (Avec dédain.) Votre caprice a recours à la force... à la violence?

MAXIME, jetant la clé sur la table.

Non... Tenez! j'ai recours à votre courtoisie.

RENAUD.

Et vous priez ma courtoisie de vous céder la place?... La requête est plaisante.

MAXIME.

Bah! entre gens du monde... entre gens comme nous... ces choses-là se font couramment... un bonheur que l'on joue à pair ou non, sur la table d'un cabaret, on peut bien en faire hommage dans un salon... Allons, cédez-moi cette petite.

RENAUD, sans répondre, prenant la clé.

Vous permettez, n'est-ce pas? (Il ouvre la porte du fond.)

MAXIME, sans bouger.

Monsieur Renaud!... je vous en prie!... (Insistant.) Mon cher monsieur Renaud!.. je vous en supplie!...

RENAUD, ayant ouvert la porte.

Adieu! Monsieur...

MAXIME, gaiement.

Prenez garde!... si vous me refusez cela, monsieur Renaud... (D'un ton ferme.) je serai obligé de m'adresser à M. Maupin!... (Il le regarde fixement; Renaud revient sur ses pas.) Ah! ah! .. (Continuant, à demi voix.) Vous savez, M. Marcel Maupin, ce jeune caissier, que mon père avait accueilli, il y a de cela quelque vingt ans... qui cachait déjà sous un masque impassible des instincts et des passions qui paraissent avoir mûri... à qui rien ne coûtait pour les satisfaire; à telles enseignes qu'un jour... je n'étais alors qu'un enfant, mais je n'ai pas plus oublié ce jour, que les traits de l'homme.. et que l'indignation contenue de mon père, quand... saisissant une main coupable, il s'écria : « Écrivez, Monsieur, « écrivez l'aveu de ce que vous venez de faire, et signez!... » Maupin écrivit, signa... et s'enfuit... or, cet aveu, ce papier, il faisait partie de la succession de mon père... et le voici... Monsieur Maupin, où est Marthe, s'il vous plaît?.. (Moment de silence.)

RENAUD, tranquillement.

C'est un échange que vous me proposez?

MAXIME.

Vous êtes plein d'intelligence.

FLAMAND, en dehors.

Dans le salon, dites-vous? .. bien, bien.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FLAMAND, puis MADAME FRANCIS.

FLAMAND, entrant précipitamment et bas à Renaud.

Ah! Monsieur, je vous cherche partout!... Personne là-bas!.. j'ai couru chez vous, puis ici... J'ai laissé la demoiselle dans la voiture... devant la porte... et..

RENAUD.

Parlez haut.

FLAMAND, étonné.

Plaît-il?

RENAUD.

Vous êtes un maladroit... Que vous ai-je recommandé?... que deviez-vous dire à mademoiselle Marthe?

FLAMAND.

Que monsieur Louis...

RENAUD.

Plus haut!

FLAMAND.

Que monsieur Louis était blessé...

RENAUD.

Et puis?

FLAMAND.

Que j'étais chargé de la conduire près de lui.

RENAUD.

Eh bien!... monsieur Louis... c'est ici.

FLAMAND.

Hein!

MADAME FRANCIS, sortant de la chambre.

Adieu, Messieurs.

MAXIME, la voyant.

Ah!... madame Francis, vous voyez ce garçon... suivez-le, descendez... et ramenez Marthe.

MADAME FRANCIS.

Marthe!

RENAUD, à Flamand.

Allez!... allez donc!

FLAMAND, à part.

Il y a un de nous deux qui est fou! (Renaud s'approche de Maxime et tend la main vers le papier.)

MAXIME, à madame Francis.

Allez!... (A Renaud.) A la bonne heure! voilà s'exécuter en gentleman. (Il lui donne le papier.)

RENAUD.

Vous voyez, Monsieur, que je suis plus beau joueur que votre ami

MAXIME.

Ah! tenez, monsieur Maupin, je n'ai pas le courage de vous en vouloir... (Avec force.) car vous êtes la leçon et le châtiment de ces petits Messieurs... les agneaux se sont déguisés en loups, et un loup véritable s'est glissé dans leur bercail... C'est bien fait!.. c'est justice!... et je suis tenté de vous en remercier au nom de la morale!

RENAUD.

Vous êtes bien bon.

SCÈNE X.

Les mêmes, MARTHE, MADAME FRANCIS, puis LOUIS.

MARTHE, entrant.

Monsieur Louis!... où est-il?... où est-il?

MAXIME.

Rassurez-vous, ma chère enfant... ce ne sera rien... Merci, madame Francis... ici elle est en sûreté. (Madame Francis sort.)

MARTHE.

Mais il est blessé!...

MAXIME.

Mais vous apportez la guérison... (Courant à la porte de gauche.) Venez, monsieur Louis, venez. Marthe vous est rendue! (La porte à droite s'ouvre. Mercier reparaît, pâle, sévère, et s'arrête.)

LOUIS, entrant.

Sauvée! Marthe!... et sauvée par vous, n'est-ce pas?...

MARTHE.

Que dit-il?...

SCÈNE XI.

Les mêmes, MERCIER.

MERCIER, se plaçant entre son fils et Marthe.

Éloignez-vous de cette jeune fille, Monsieur!

LOUIS.

Mon père!

MARTHE.

Qu'entends-je?

MERCIER.

Vous savez bien que vous ne pouvez plus toucher la main de cette enfant!

MAXIME.

Monsieur Mercier!...

MERCIER, à Maxime.

Pour la première fois de ma vie, j'ai écouté à une porte... et vous démentirez en vain ce que j'ai entendu.

MARTHE.

Ah! Monsieur, ne me condamnez pas ainsi! Jamais, je vous le jure, jamais une pensée ambitieuse n'a été mêlée à l'amour que j'ai osé avoir pour votre fils!... Il le sait bien, lui... et moi aussi, je sais que je suis trop pauvre pour être sa femme!

MERCIER, lui serrant les mains.

Vous, mon enfant!... mais e'eût été la plus grande joie de ma vie, que mon fils rendît à une jeune fille pauvre, ce qu'une jeune fille riche m'a donné autrefois!... Non... ce n'est pas sa fortune qui vous sépare... (Avec éclat.) C'est son indignité! c'est son crime!

MARTHE.

Ah! mon Dieu!

MAXIME, à demi voix, à Mercier.

Monsieur!... vous voulez donc la tuer?...

MERCIER, après un temps.

Eh bien... je me tairai... mais pour elle!... pour elle seulement.

LOUIS.

Et moi, je parlerai!... Ce que vous n'osez dire, Monsieur, je le dirai... et ce sera mon châtiment... Oui, Marthe, c'est un crime qui nous sépare!... Car n'est-ce pas le plus lâche, le plus honteux de tous les crimes, que d'avoir joué l'amour, l'honneur, la vie d'une femme?

MARTHE.

Ah! (Elle jette un cri et tombe, consternée, sur le canapé.)

LOUIS, accablé.

Vous voyez bien que tout est fini entre nous... Oubliez-moi .. Adieu, Marthe... qu'une autre plus digne de vous recueille ces trésors de tendresse que vous aviez si mal placés. Soyez heureuse... soyez aimée... (Marthe fait un mouvement vers lui, qu'elle reprime aussitôt. Biju, Bourigeole, Aglaé, Balaklava et Pincette paraissent à gauche. Mercier, les voyant, se dispose à sortir.)

LOUIS.

Monsieur!... Oh! de grâce, restez!...

MERCIER, bas.

Y songez-vous?... ce sont eux, vos amis!... (Il veut s'éloigner.)

LOUIS, le retenant encore.

Oh! qu'ils viennent! (Se tournant vers les autres personnages.) Ceux qui furent témoins de l'outrage doivent être témoins de la réparation... C'est en leur présence qu'hier j'ai rougi de m'incliner devant vous, mon père, comme j'eusse rougi de m'agenouiller dans la maison de Dieu... C'est en leur présence que j'ai menti honteusement à l'amour, au respect d'un fils .. à tous les devoirs, à toutes les religions de mon cœur... Ah! c'est qu'alors je croyais que c'était de la force, que c'était de l'orgueil, peut-être .. (Avec force.) Je sais aujourd'hui, et je dis que c'était de la lâcheté!.. Mon orgueil, à présent, ma juste fierté, (Pleurant.) c'est de m'humilier et de demander grâce, c'est de montrer à tous mes yeux pleins de larmes devant Dieu, et mes genoux ployés devant vous, mon père! (Il se prosterne à ses pieds.)

MERCIER, sévèrement.

Je ne sais pourquoi vous me parlez ainsi, Monsieur?.. je ne vous connais pas.

LOUIS, suppliant.

Mais c'est votre fils!

MAXIME, à Mercier.

Monsieur... vous avez été cruellement outragé, je le sais... mais...

MERCIER.

De quel outrage parlez-vous?.. Depuis hier, vous m'avez vu pleurer... m'avez-vous entendu le maudire?.. Son pardon était là tout prêt... mais ce que je viens d'apprendre!... mais son lâche attentat contre cette pauvre enfant!... Ah! voilà ce qui ne mérite pas de grâce .. voilà ce que je ne pardonnerai jamais!

MARTHE, courant à Mercier.

Ah! Monsieur!... je pardonne bien, moi!...

MERCIER, la serrant dans ses bras.

Mon enfant!.. ma fille!

LOUIS.

Ah! mon père!.. il y a si longtemps que je ne vous ai embrassé. (Mercier ouvre les bras à son fils.)

BIJU, pendant ce mouvement, voulant cacher son attendrissement et ses pleurs.

Ah! sapristi! ah! sacré nom!.. voulez-vous ne pas pleurer comme ça, chose, machin... Bourigeole!

BOURIGEOLE, pleurant.

C'est plus fort que moi!.. me voilà comme mon voisin de l'autre soir, à l'Ambigu!

MAXIME.

Hein?... ce Monsieur que je voulais lancer...

BOURIGEOLE.

Dans le parterre?... Présent.

MAXIME.

Vrai?... Eh bien! je vous aime mieux aujourd'hui.

AGLAÉ, attendrie.

Et moi aussi, je pleure!... Edgar, mon ami... pardonnez-moi d'avoir été si méchante pour vous, qui étiez si bon, si soumis!...

BIJU, bas.

Tais-toi!

AGLAÉ, pleurant plus fort.

Quand je pense qu'hier encore, je me suis oubliée au point de lever la cravache sur...

BIJU.

Tais-toi donc!

TOUS.

Hein?

AGLAÉ.

Et à plusieurs reprises!...

MAXIME, sévèrement.

Comment, Biju, vous ne battez pas les femmes?...

BIJU, tombant sur une chaise.

Je suis déshonoré!

FIN.

LAGNY. — IMPRIMERIE DE VIALAT ET Cie.